

# LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :

A Paris

RUE COQ-HÉRON, N° 3,  
Au bureau du Journal.Et en Province,  
chez les Directeurs des Postes  
et des Messageries.—  
(AFFRANCHIR.)Les abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 15  
de chaque mois.Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages,  
Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS DE LIVRES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉÂTRES, MODES.

ABONNEMENTS.

1 <sup>re</sup> ÉDITION PARAISANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2 <sup>e</sup> ÉDITION PARAISANT tous les DIMANCHES
Un an... 58 f.	Un an... 20 f.
Six mois... 20	Six mois... 11
Trois mois 11	Trois mois 6

Etranger : 4 fr. en sus par an.  
Insertions : 75 centimes la ligne.

## A NOS ABONNÉS

### Sur le changement de notre titre.

A compter du premier septembre, notre feuille a pris le titre de :  
SALON LITTÉRAIRE.

Lorsqu'il y a deux mois, nous avons créé ce nouveau journal, que nous  
avons appelé le *Cabinet littéraire*, nous voulions réunir trois conditions  
que les journaux du même genre, alors existans, étaient loin de remplir :

1<sup>o</sup> Une grande diminution dans le prix de l'abonnement ;

2<sup>o</sup> Plus de soin et de variété dans le choix des articles ;

3<sup>o</sup> Une plus grande quantité de matières.

L'accueil bienveillant que notre feuille a reçu dès le premier jour de  
sa publication et l'immense et incontestable succès qu'elle a déjà obtenu,  
nous ont prouvé que nous avons bien compris ce qu'il fallait au public.  
Aussi le nombre de nos abonnés dépasse-t-il déjà celui des deux journaux  
du même genre.

Aujourd'hui, l'un d'eux, le *Cabinet de Lecture*, prétend que nous  
avons obtenu ce succès que par une similitude de titre, et que si la  
part de ses abonnés l'ont quitté pour se rallier à nous, c'est par une  
erreur, par une confusion que nous aurions malicieusement provoquée  
en choisissant le titre de *Cabinet littéraire* qui, selon lui, est absolu-  
ment le même que celui de *Cabinet de Lecture*.

Sans vouloir entrer dans une discussion grammaticale dont tout le  
monde peut apprécier la valeur, comme il n'a jamais été dans notre in-  
tention de fonder l'espoir de notre succès sur de semblables moyens, et  
que d'ailleurs, s'il devait y avoir réellement confusion, nous pourrions au-  
jourd'hui y perdre beaucoup plus que le *Cabinet de Lecture*, puisque le  
nombre de nos abonnés est déjà trois fois plus considérable que le sien,  
nous nous sommes décidés à modifier notre titre et à prendre celui de  
SALON LITTÉRAIRE.

Ce titre, en définitive, exprime aussi bien que celui que nous avons  
pris d'abord le but de notre publication : fournir à nos abonnés un  
cabinet, ou, si l'on aime mieux, un SALON LITTÉRAIRE à domicile.

rien, du reste, n'est changé dans le mode et les conditions de notre  
publication. Ainsi, le SALON LITTÉRAIRE, continuant la concurrence  
que le *Cabinet littéraire* a créée au *Cabinet de Lecture* et au *Vo-  
leur*, publie comme par le passé sur beau papier, dans le grand format  
in-4°, à deux colonnes, contient dans chaque de ses numéros la matière  
d'un volume in-8°, c'est-à-dire plus de cent volumes in-8° par an.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des Gens de Lettres,  
le SALON LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit  
tout ce qui paraît de nouveau, soit dans les journaux et revues, soit en  
volumes, et notamment toutes les publications de MM. VICTOR HUGO,  
CHARLES NODIER, MÉRY, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC  
SOUlié, CHARLES DE BERNARD, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE  
LAUVOIR, ELIE BERTHET, etc.

Le *Cabinet de Lecture* et le *Voléur* ne paraissent que tous les cinq  
jours, ne donnent que 72 numéros et coûtent 48 fr. par an.

Le SALON LITTÉRAIRE première édition paraît deux fois par semaine,  
le jeudi et le dimanche, contient 600 lignes (ou 40 mille lettres) de plus  
par numéro, donne 104 numéros au lieu de 72, et ne coûte que 38 fr. au  
lieu de 48 fr. par an.

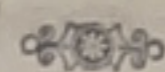
Le SALON LITTÉRAIRE publie en outre une seconde édition hebdo-  
madaire, qui paraît tous les dimanches, contient autant de matières que  
les deux journaux, et ne coûte que 20 fr. par an, au lieu de 48 fr.

Les avantages que nous offrons au public sont donc incontestables. Le  
SALON LITTÉRAIRE coûte moitié moins que le *Cabinet de Lecture* et  
le *Voléur*, et donne le double de matière.

Un exemplaire est envoyé gratuitement pour essai à toute personne qui  
demande par lettre affranchie.

(Voir à la page 16 de ce numéro, les ouvrages donnés pour primes à  
ceux qui s'abonneront au *Salon littéraire* avant le 15 octobre prochain.)

## SOMMAIRE.



Mœurs judiciaires : Une étude de notaire au XVII<sup>e</sup> siècle. — Le Maître  
d'école (suite), par M. FRÉDÉRIC SOULIÉ. — Une destinée d'ar-  
tiste, par M. STÉPHEN DE LA MADELEINE. — Études d'histoire  
naturelle : Les deux amis des Pyrénées, par M. HENRI BERTHOUD.  
Poésie : Le chemin de fer, par M. MÉRY. — Les deux coups de sa-  
bre, par M. MARIE AYGARD. — Les Guêpes, par M. ALPHONSE  
KARR. — Chronique de Paris, de la Province et de l'Étranger.

### MŒURS JUDICIAIRES.

#### UNE ÉTUDE DE NOTAIRE AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

A l'angle de la rue Galande et de la place Maubert, au rez-de-chaussée  
d'une maison d'assez maigre apparence, se révélait à tous les yeux  
(grâce à des panonceaux fleurdelysés), et depuis plus de deux cents ans,  
l'étude d'un notaire au Châtelet. En 1641, cette vénérable étude avait  
pour titulaire et pour propriétaire maître Jean-Baptiste Porquet, qui pas-  
sait, parmi les notaires au Châtelet, ses confrères, dans un temps où l'in-  
tégrité, les lumières et la probité étaient communes dans cette utile com-  
pagnie, pour un homme doué d'une grande sagesse et d'une grande ré-  
gularité. Maître Jean-Baptiste Porquet était resté veuf à l'âge de quarante  
ans, et une fille qui atteignait, à l'époque que nous essayons de décrire,  
sa vingtième année, était le seul fruit d'une union que la religion et la  
vertu avaient rendue douce et attrayante pendant plus de quinze ans.

La famille (et dans ce saint nom de famille il faut comprendre, quand  
on se reporte à ce temps-là, tous ceux que le devoir ou l'affection atta-  
chaient à un chef de maison) se composait de maître Porquet, de sa fille  
Rosalie, de son premier clerc Galuchard, d'un second clerc nommé Mon-  
brun, et d'un petit clerc ou saute-ruisseau auquel on avait donné le so-  
briquet de Domitien, en raison sans doute de son adresse à attraper les  
mouches de l'étude et à les immoler à l'aide d'une épingle noire à la  
tranquillité publique. Une de ces bonnes grosses servantes à la figure  
épanouie, à la brusque parole, telles que Molière nous en a laissé le type  
dans son *Bourgeois gentilhomme* et dans les *Femmes savantes*, prenait  
soin du ménage, aidait sa jeune maîtresse à confectionner les modestes  
atours de sa toilette, et régentait les clercs en l'absence de maître Por-  
quet et de son premier clerc. L'Hécate champenoise savait remplir ces  
triples fonctions à la satisfaction générale, et depuis treize ans qu'elle  
était au service de l'étude, aucune plainte, aucun grief ne s'étaient élevés  
sur son compte. La bonne fille s'était si bien identifiée avec les intérêts  
de son vieux maître, que les clercs de l'étude n'hésitaient point, en l'ab-  
sence du patron ou de son maître-clerc, à lui recommander les affaires  
les plus importantes. « Soyez tranquille, monsieur, disait-elle avec un  
aplomb admirable, votre affaire est en bonnes mains ; nous y songeons ;  
mais nous avons tant de besogne en ce moment, qu'à peine nous serait-  
il loisible de dire un *Pater* entre l'expédition de deux actes. « Le client  
riaît, la bonne fille riait aussi en montrant ses belles dents blanches, et  
tout le monde était content.

L'étude de maître Porquet était une petite salle basse construite en  
forme de clavecin ; trois tables noires et difformes, revêtues d'un cuir  
rare et tanné et garnies de leurs escabeaux, occupaient les trois côtés du



riangle. La table du maître-clerc, qui ne le cédait point en décrépitude à ses compagnes, était juchée sur une vieille estrade vermoulue, qui supportait aussi en gémissant un fauteuil de cuir de Hongrie contemporain sans doute de celui du roi Dagobert. Quelques bancs bien luisants et deux ou trois tabourets recouverts en lambeaux de tapisserie étaient rangés symétriquement contre les murailles, pour la commodité des cliens, et trois fenêtres ornées de barreaux de fer, donnant sur la place Maubert et sur la rue Galande, se chargeaient d'apporter dans le cénacle un jour tamisé par les innombrables toiles d'araignée qui unissaient entre eux les barreaux de fer, et en faisaient une seule et même devanure aux regards des passans.

Le 28 septembre 1641, l'étude était au complet ; le maître-clerc, le second clerc et le saute-ruisseau Domitien grossoyaient à qui mieux mieux. Le premier terminait un inventaire, le second s'escrimait à pondérer les chiffres d'une liquidation épineuse, le troisième copiait un contrat de mariage. Malgré l'activité des plumes, les langues ne restaient pas oisives, et dans les intervalles du travail, dans les courts momens de trêve que les occupations les plus sérieuses permettent aux moins paresseux, l'imagination des jeunes gens prenait son essor tantôt sur une matière, tantôt sur une autre.

— Galuchard, dit le second clerc, avez-vous été voir la nouvelle pièce de M. Corneille ?

— Non, répartit le premier clerc sans lever les yeux sur son interlocuteur, la besogne presse trop ; vous savez, Monbrun, que je ne puis guère m'absenter de l'étude, même le soir.

— D'autant plus que Mlle Rosalie, la fille de notre patron, va chaque soir aux vêpres à l'église Saint-Benoît, grommela le saute-ruisseau.

— Qu'est-ce que vous marmottez-là entre les dents, Domitien ? fit Galuchard.

— Rien, monsieur le premier ; rien, je vous jure, répartit Domitien. C'est la minute de ce diable d'acte qui est si mal écrite que je suis obligé d'épeler les mots.

En ce moment, un carrosse de louage s'arrêtait à la porte du notaire, et une femme de trente ans, mise avec plus d'élégance que d'opulence, en descendait appuyée sur le bras de deux laquais en livrée.

Madeleine de Scudéry ne jouissait pas encore de la brillante réputation littéraire qu'elle obtint depuis, et qui lui valut à juste titre le surnom de la Sapho française, elle n'avait point encore publié ni le *Grand Cyrus*, ni *Clélie* ; mais elle était déjà célèbre dans les belles ruelles de Paris par l'éclat de son esprit, et les deux premiers tomes de son roman d'*Artamène* qu'elle venait de faire imprimer commençaient à attirer sur elle les regards du public. Madeleine de Scudéry n'était ni belle ni jolie, mais une stature élevée, des manières distinguées, une voix pure et sonore, des yeux d'une expression indéfinissable de douceur, répandaient sur toute sa personne un parfum de grandeur et de poésie.

Mlle de Scudéry entra dans l'étude, et son apparition fit immédiatement cesser l'entretien des clercs. A cette époque, les jeunes gens regardaient les femmes comme des êtres privilégiés dignes du respect et de la sollicitude de tous. On ne forçait point les femmes à rougir sous leurs voiles ou sous leurs masques de propos empruntés à Martial et à Meursius, et la timidité chez un jeune homme était le plus sûr indice d'une bonne et religieuse éducation.

— Maître Porquet est-il dans son cabinet ? demanda Mlle de Scudéry.

— Non, mademoiselle, répondit le maître clerc en se levant et en saluant la cliente avec un respect où il se mêlait beaucoup de gratitude ; mais Mlle Rosalie est au logis, et si mademoiselle le désire, je vais la faire prévenir.

— Ne dérangez pas Rosalie, monsieur, je veux parler à son père avant de la voir. Si vous le voulez bien, je vais attendre ici l'arrivée de maître Porquet ?

— Comment donc, mademoiselle, s'écria Domitien, mais vous nous ferez bien de l'honneur. Tenez, mademoiselle, asseyez-vous... Je vais courir au devant du patron pour le hâter. En prenant le Pont-au-Double, je suis sûr de le rencontrer, c'est son chemin d'habitude.

— Non, mon jeune ami, non, ne vous absentez pas, vous me désobligeriez, répartit Mlle de Scudéry ; j'ai tout le temps, je vous assure, d'attendre maître Porquet. J'emporte toujours avec moi de quoi occuper mes loisirs, et par là je ne suis jamais à charge ni aux autres ni à moi-même. Continuez votre besogne, messieurs, et occupons-nous chacun de notre côté.

Mlle de Scudéry s'assit sur l'escabeau que lui avait présenté Domitien, et retirant de sa poche un petit volume relié en maroquin noir, et sur le dos duquel on lisait : *Imitation de Jésus Christ*, elle se mit à lire. Seulement de temps à autre ses yeux se reposaient sur le maître clerc, qu'elle semblait considérer avec une attention toute particulière. Le pauvre Galuchard, dont le front blanc distillait une sueur froide, était en proie à une émotion violente qui n'échappait ni à la cliente ni à Domitien, dont l'œil de lynx planait tout à la fois sur l'étude, sur la rue et sur le contrat de mariage qu'il transcrivait.

— Voilà maître Porquet ! s'écria Domitien au bout de quelques instans.

Maître Porquet entra bientôt, en effet, et après avoir fait une profonde révérence à Mlle de Scudéry, il la fit passer dans son cabinet.

— Mon cher maître, dit-elle, monseigneur le cardinal de Richelieu vient de m'accorder une pension de 2,000 livres ; d'un autre côté, mon frère,

dont je craignais les dissipations et les largesses, est nommé gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde en Provence, et ce poste le met pour toujours à l'abri du besoin où ses folies tragiques auraient pu l'entraîner. Je me trouve libre de disposer comme je l'entends du petit capital que j'ai déposé, il y a dix ans, entre vos mains, si j'ai bonne mémoire, et je vous le demande.

— Rien de plus juste, mademoiselle, répondit le notaire avec une civilité toute romaine, et si vous voulez bien me permettre de fausser un tant compagne, je vais vous remettre entre les mains le dépôt tel que j'en ai reçu le 6 avril 1631.

M<sup>e</sup> Porquet ouvrit une grande armoire en noyer qui était placée au fond de son cabinet, et en retira six sacs étiquetés et couverts de poussière ; un septième, revêtu également d'une étiquette indicative, fut retiré d'un tiroir et vint se ranger auprès des autres.

— Chacun de ces gros sacs, dit le notaire, contient 1,000 livres en argent, ce qui fait une somme de 6,000 livres ; dans ce petit sac se trouvent six autres mille livres en or, ce qui nous donne un total de 12,000 livres, chiffre exact de la somme que vous réclamez. Est-ce bien cela, mademoiselle ?

— Comment, mon cher maître, répartit Mlle de Scudéry, je crois, Dieu me pardonne, à voir la vétusté de ces sacs, la poudre qui les couvre, et jusqu'aux toiles d'araignée qui les ornent, que cet argent n'a pas changé de gîte depuis dix ans.

— L'argent confié à un notaire, mademoiselle, répartit aussitôt M<sup>e</sup> Porquet, est comme le secret que l'on confie à un confesseur, il est inviolable et sacré. Je vais vous montrer, si vous voulez bien le permettre, le paragraphe des *Etablissemens* de saint Louis où ce devoir de notre profession est tracé avec une naïve énergie.

Et le bon garde-notes, avec ce flegme et cette bonhomie qui furent si long-temps les qualités distinctives des vrais bourgeois de Paris, alla prendre sur les rayons d'une bibliothèque composée en grande partie de livres de jurisprudence et de piété (car en temps-là l'étude des lois humaines était appuyée sur l'étude de la religion), un gothique in-folio qu'il posa religieusement sur son bureau.

— Voici, mademoiselle, les *Etablissemens* de saint Louis, le Code fondamental de toutes les corporations et de tous les états... Ecoutez, je vous prie, comment le saint législateur entendait la pratique de tous les devoirs, et j'oserai dire de toutes les vertus essentielles à un homme, à un citoyen, à un chrétien.

Maître Porquet mit symétriquement ses lunettes sur son nez et lut ce qui suit :

« Les tabellions et notaires pourront recevoir en dépôt les deniers des particuliers ; mais il leur est interdit de faire usage desdits deniers, soit pour eux-mêmes, soit pour les affaires d'autrui. La contravention à ce règlement du conseil du roi notre sire entraînerait de plein droit la perte de l'office, et le délinquant sera puni d'une amende qui sera versée dans les coffres de l'état (1). »

On avait besoin, mademoiselle, ajouta maître Porquet, de créer une pénalité rigoureuse pour ces sortes d'infractions à la probité. A Paris, grâce à Dieu, le notariat est toujours resté depuis bientôt cinq cents ans dans les voies de la droiture et de l'équité ; mais en province et dans les justices subalternes, le tabellionat était exercé par des gens de peu de valeur. Dans plusieurs lieux, au quatorzième siècle, le boucher ou le barbier faisait l'office de notaire. Philippe-le-Bel réprima cet abus par son ordonnance du mois de juillet 1304, où il dit : *Tabelliones seu notarii publici, auctoritate nostrâ, nullo vili officio, vel ministerio sese immisceant vel utantur, nec carnifices vel barbi tonsores existant. Quod si fecerint, ipsos post monitionem legitimam privari volumus officio suprâ dicto* (2).

Mlle de Scudéry ne put s'empêcher de sourire en écoutant le latin barbare des légifères du quatorzième siècle ; maître Porquet s'en aperçut.

— Je vous demande mille pardons, mademoiselle, lui dit-il, de vous étourdir la cervelle de ces citations latines ; mais j'ai embrassé mon état par vocation ; je l'ai suivi avec amour, et je me suis appliqué, depuis plus de trente ans que je l'exerce, à bien connaître tout ce qui en pouvait relever la gloire, le mérite et l'utilité.

— Parlez, parlez, mon cher tabellion, répartit Mlle de Scudéry, j'aime à entendre un honnête homme faire l'apologie d'une profession qui l'a honoré et qu'il a su honorer à son tour.

— Avant Philippe-le-Bel, mademoiselle, le gouvernement vendait l'office de notaire royal à l'encan, au plus offrant et dernier enchérisseur, à l'exception des notaires de Paris qui obtenaient leurs offices gratuitement ; mais en 1320 le conseil du roi imagina de s'associer aux bénéfices du notariat de Paris, en exigeant d'un notaire le quart de sa recette de la semaine, sur sa déclaration assermentée. L'ordonnance du mois de février s'exprime ainsi : « Lesdits notaires et chacun d'eux paiera le quart de sa recette, tant fidèlement de ce qu'il penra (recevra) pour ses écritures scellées ou à sceller de notre dit scel du Chastelet, et de toutes écritures qui à l'office desdits notaires appartenir peuvent, et le jurera chacun desdits notaires aux saints évangiles, en la présence de notre présent

(1) Etablissemens de saint Louis, paragraphes 7 et 9 *De Professione tabell.*  
 (2) Ordonnances du Louvre, tome I<sup>er</sup>, page 419.



de Paris et dudit scelleur, et seront tenus à payer chacun, vendredy, à notre petit clerc, le quart de ladite esécriture, et se ils en défaillaient, le scelleur les punirait et pourrait punir selon que bon lui semblerait, et spécialement de non sceller et refuser leurs lettres, jusques à temps qu'ils auraient payé ledit quart et amende convenable. » Cette exaction, mademoiselle, qu'on me passe le mot, engagea les notaires nos devanciers à élever le coût de quelques actes, et c'est pour cela, sans doute, que plusieurs jurisconsultes du temps se plainquirent hautement de l'énormité des salaires : *In exigendis salariis metas rationis excedunt*. Mais il semble que le blâme devait plutôt tomber sur la mesure arbitraire qui frappait le notariat dans ses intérêts légaux, que sur une augmentation devenue évidemment nécessaire par la loi précitée.

Depuis le quatorzième siècle, mademoiselle, et notamment depuis la fin du seizième, notre profession a grandi et prospéré ; nous ne sommes plus ces pauvres et humbles clercs qui allaient s'asseoir, escortés d'un seul petit scribe, autour des piliers du grand Châtelet, pour attendre la pratique. Nous avons des études, nous avons des clercs, nous avons des cabinets où nous pouvons recevoir honorablement les cliens qui nous viennent chercher, et que nous n'allons plus trouver. Tout cela est très bien, et je m'en réjouis ; mais je crains qu'il n'arrive un temps (et j'en frémis grand j'y pense) où le luxe, le luxe qui a perdu les plus grands empires et les plus illustres maisons, viendra corrompre les vieilles mœurs, qui tout à la fois l'honneur et la sécurité de notre profession.

— Mon cher monsieur Porquet, répondit Mlle de Scudéry, des hommes tels que vous doivent servir de modèle à leurs successeurs. Les exemples de bonne conduite, de frugalité, de désintéressement, ne sont jamais perdus, c'est un précieux héritage qui passe de main en main et qui se perpétue merveilleusement dans les grandes corporations.

— Dieu vous entende ! mademoiselle. Au surplus, si les malheurs que je redoute pour le notariat arrivaient, ce ne serait que dans un temps où je ne pourrais plus en être le témoin. Tant qu'il y aura en France un roi et un parlement de Paris, les mauvaises passions et l'amour du luxe, qui engendrent la soif de l'or et le mépris des devoirs, trouveront de rudes adversaires et d'inflexibles punisseurs.

— On dit, maître Porquet, que vous êtes dans l'intention de quitter bientôt votre étude et de vendre votre charge, poursuivit Mlle de Scudéry.

— Oui, mademoiselle : comme j'avais l'honneur de vous le dire tout à l'heure, il y a plus de trente ans que je suis dans les affaires ; j'ai laborieusement amassé, pendant cette longue suite d'années, 2,000 livres de rente, qui, réunies à mon petit patrimoine, me permettront de couler en paix le reste de mes jours dans une retraite agréable, avec ma chère fille Rosalie, à l'établissement de laquelle je dois penser sérieusement ; car, vienne la Chandeleur, la pauvre enfant atteindra sa vingt-troisième année, et c'est le moment où un père sage peut songer à marier sa fille.

— Et de quel prix sera votre étude, maître Porquet ? dit Mlle de Scudéry.

— Je la vendrai ce qu'elle m'a coûté, mademoiselle, car je trouverais indigne de ma profession et je regarderais comme une espèce de simonie l'augmentation arbitraire du prix de ma charge. Mon étude, à la vérité, s'est améliorée depuis qu'elle est entre mes mains, car j'y ai dépensé tout le zèle et toute l'intelligence dont le ciel m'avait doué ; cependant je l'ai payée 18,000 liv., et je la céderai pour le même prix (1), ni plus ni moins.

— Ce prix est raisonnable, répliqua Mlle de Scudéry ; et les conditions ?

— Mademoiselle veut-elle donc me fournir un successeur ? demanda le notaire d'un air étonné.

— Peut-être, mon cher maître. Mais je vous prie, dites-moi les conditions que vous voulez mettre à la cession de votre charge.

— Je veux 10,000 liv. comptant, répondit le notaire, à cause des éventualités qui peuvent se présenter, tels que le mariage de ma fille, une maladie, des réparations à ma maison de la rue Cloche-Perche, etc. Quant aux huit autres milles livres, j'accorderai cinq ans pour les payer et on m'en servira la rente à deux et demi pour cent par an.

— Tout cela est parfaitement régulier et juste, fit Mlle de Scudéry.

— Mais, ajouta le notaire, si je suis de bonne composition pour la finance, je me montrerai plus difficile sur le choix du candidat. Je veux un homme d'une probité à toute épreuve, d'une piété solide, d'un savoir incontestable, en un mot, il me faudra, toutes proportions gardées, plus de garanties morales pour céder mon étude que pour marier ma fille. Et si vous n'êtes pas étonnée, mademoiselle : en mariant ma fille à un mauvais sujet, je ne fais après tout que son malheur et le mien ; mais en donnant mon étude à un homme sans foi, sans lumières et sans principes, j'expose la fortune de mes cliens, je signe la ruine de personnes honorables qui ont regardé, pendant trente ans, mon étude comme le *palladium* de leurs intérêts les plus chers. En quittant ce cabinet, je prétends dire à mes cliens, en montrant mon successeur : « *Alter ego*, voilà un autre moi-même : je n'ai jamais trahi votre confiance, il ne la trahira jamais : c'est moi qui suis son garant, et je veux rester solidaire de toutes ses actions. » Telles sont, mademoiselle, mes intentions bien arrêtées sur ce chapitre.

— La personne que j'ai en vue, mon cher maître, répondit Mlle de Scudéry, remplira parfaitement toutes les conditions que vous exigez à si juste titre... Mais le temps s'écoule rapidement, j'ai promis à ce pauvre abbé Scaron d'aller le visiter. Adieu, mon cher maître...

— Et vos douze mille livres, mademoiselle ? Désirez-vous que mon petit clerc vous accompagne ou vous les porte ?

— Non, mon cher monsieur, je veux que vous me les apportiez vous-même : je vous attends ce soir avec Rosalie, ma filleule, à l'hôtel de Soissons. Je profiterai de votre bonne visite pour vous présenter la personne qui traitera de votre étude. J'espère que vous aurez tout lieu d'en être satisfait.

— Mais, mademoiselle, l'honneur que vous me faites est vraiment trop considérable... C'est aujourd'hui un de vos jours de réception à l'hôtel de Soissons, et comment un pauvre notaire pourra-t-il tenir sa place au milieu de tant de beaux et excellents esprits ?

— Mon cher maître, la place d'un honnête homme est partout. Songez-y bien, je compte sur vous et sur Rosalie.

Le notaire accompagna l'auteur de *Clélie* jusqu'à son carrosse, et prit congé d'elle en lui promettant d'être exact au rendez-vous qu'elle lui avait assigné.

L'hôtel de Soissons, où demeurait alors Mlle de Scudéry, appartenait au prince de Conti, qui se faisait un honneur d'y loger les personnes célèbres dans les sciences, dans les arts et dans les lettres. Chaque semaine, Mlle de Scudéry ouvrait son salon à l'élite de la société parisienne, et les hommes les plus renommés par l'exquise urbanité de leurs manières, par l'éclat de leur naissance ou de leur esprit, briguaient à l'envi le bonheur d'y être admis. On rencontrait là Corneille, Bois-Robert, Conrard, le musicien Galiot, si apprécié de son temps pour son talent à jouer du luth et de la basse, le peintre Lesueur, Pascal, le jeune Roberval, qui devait plus tard se faire un nom si respectable dans la science, le formuliste Ménage et ce spirituel et sceptique abbé Bourdelot, médecin de la reine Christine de Suède.

Des magistrats illustres, des avocats recommandables, des prélats éloquens venaient souvent se mêler à cette troupe apollonienne, comme l'appelait Ménage, et l'on rencontrait dans le salon de Mlle de Scudéry, auprès du maréchal de Lhospital et du mestre-de-camp Villarceaux, le chancelier Pierre Séguier, le premier président Nicolas Legay, les procureurs-généraux Achille de Harlay (depuis premier président) et Amand de la Brière, et les avocats Antoine Lemaître, Martin Husson et Patru, l'ami de Boileau et l'éloquent interprète des Rizevirs !

Maître Porquet et sa fille Rosalie furent d'abord un peu étourdis de se trouver au milieu de cette brillante cohue ; mais le notaire avait un bon sens admirable, sa fille était jolie comme un ange ; ils trouvèrent bientôt l'un et l'autre des gens qui les mirent à leur aise. D'ailleurs, Mlle de Scudéry avait fait placer sa filleule sur un pliant, près de son fauteuil, et veillait sur elle avec une sollicitude maternelle.

La soirée fut remplie par des lectures amusantes et variées ; Mlle de Scudéry lut un fragment de son *Almaïde* ou *l'Esclave reine*, l'abbé Bourdelot un extrait de son voyage en Suède, et le musicien Galiot exécuta sur le luth une de ses plus suaves fantaisies. Corneille couronna la soirée par quelques vers qu'il avait improvisés à l'occasion des nouvelles fontaines que l'on construisait dans la capitale.

Neuf heures sonnaient à l'église Saint-Eustache, et le dernier coup de l'horloge donna le signal de la retraite. Maître Porquet et sa fille allaient suivre la longue file des habitués de l'hôtel de Soissons, qui se déroulait capricieusement sur les degrés de marbre de l'escalier, quand Mlle de Scudéry les arrêta.

— Maître Porquet, restez ; ne vous ai-je pas promis tantôt de vous présenter votre successeur ?

— Mademoiselle, il est bien tard ; neuf heures viennent de sonner, et avec une jeune fille, il n'est guère permis de battre impunément le pavé de Paris : la ville est pleine de voleurs, et il y a loin d'ici à la place Maubert.

— Mon carrosse vous reconduira et votre successeur vous accompagnera, mon cher maître ; restez.

— J'obéis, mademoiselle. Vous pouvez avoir remarqué qu'en entrant je me suis empressé, aidé de Rosalie, de porter vos douze mille francs dans votre chambre.

— Je le sais, et vous auriez pu vous en dispenser, car vous allez être obligé de les remporter.

— Comment, mademoiselle ? fit Porquet stupéfait.

— Certainement... Ne m'avez-vous pas dit ce matin que vous exigiez dix mille livres comptant sur le prix de votre étude ?

— D'accord, mademoiselle.

— L'acquéreur vous en laisse douze : c'est la dot de sa femme.

— Je ne comprends absolument rien à ceci, mademoiselle.

— Maître Porquet, vous m'avez encore dit ce matin que vous vouliez pour successeur un homme probe, droit, intelligent, zélé ; un homme enfin capable de continuer la route honorable que vous avez tracée.

— Cela est parfaitement vrai, mademoiselle.

— Eh bien ! maître Porquet, j'ai ici un jeune homme qui remplit parfaitement toutes les conditions que vous exigez ; je vais vous le présenter.

Et Mlle de Scudéry entra dans son cabinet, et en sortit bientôt après en tenant par la main un jeune homme vêtu avec goût et simplicité.

(1) Sous Louis XIII et Louis XIV, les études de notaires ne se sont pas vendues plus de vingt mille livres.



— Maître Porquet, dit Mlle de Scudéry, voici votre successeur.  
Le notaire leva les yeux et reconnut son premier clerc.  
— Galuchard ! s'écria-t-il.  
— Moi-même, monsieur, répartit le maître-clerc, en s'inclinant avec respect devant le notaire et devant Rosalie.

— Comment, mon pauvre garçon, dit maître Porquet, toi orphelin, toi sans fortune et sans appui dans ce monde, tu as trouvé une femme qui t'apporte douze mille livres, tu vas devenir notaire royal, tu seras mon successeur !... Je tombe de mon haut.

— Trouvez-vous le candidat à votre goût, maître Porquet, et la bonne opinion que vous avez de lui suffira-t-elle pour vous engager à lui résigner votre office ? demanda Mlle de Scudéry.

— Galuchard a toutes les qualités requises pour faire un parfait notaire, mademoiselle, et j'aurais volontiers confié le sort de mon étude, et un sort non moins précieux encore, ajouta le notaire en regardant sa fille du coin de l'œil, à ce brave et loyal garçon, qui n'avait à mes yeux qu'un défaut, défaut essentiel, hélas ! dans notre temps, celui d'être pauvre.

— Le voilà corrigé aux trois quarts de ce défaut, reprit Mlle de Scudéry ; maintenant, maître Porquet, vous avez agréé Galuchard pour successeur ; il est nécessaire que vous l'acceptiez pour gendre : il aime Rosalie votre fille, Rosalie l'aime, et c'est en faveur de ce vertueux attachement que j'abandonne à ma filleule les douze mille livres qui doivent contribuer au bonheur de tous deux.

— Eh mon Dieu, mademoiselle, répondit Porquet, comment voulez-vous que je refuse mon consentement à une union qui doit assurer la félicité de mon enfant chéri ! Galuchard, Rosalie, mariez-vous, je ferai votre contrat de mariage moi-même, et je vous prouverai que le vieux notaire, tout formaliste qu'il est, sait encore s'imposer des sacrifices pour asseoir sur des bases inébranlables l'avenir de ses enfans.

— C'est ce que ni vos enfans ni moi ne vous permettraient, interrompit Mlle de Scudéry. Galuchard est en état de tirer un très bon parti de l'étude que sa femme lui apporte, et outre cela je lui procure un client considérable. Lisez, je vous prie, cette lettre qu'on vient de m'apporter il y a quelques heures :

« Avec cette grace et cet atticisme qui vous caractérisent, mademoiselle, vous me demandez d'accorder ma confiance au notaire Galuchard. J'accède d'autant plus volontiers à votre demande, que, de plus en plus malade et souffrant, je songe sérieusement à faire mon testament. Dites à votre protégé qu'il peut se présenter sans crainte au Palais-Cardinal et qu'il y sera reçu comme un notaire royal a le droit de l'être.

» Je suis avec passion, mademoiselle, votre bien affectionné,

» Le cardinal DE RICHELIEU. »

— Je vous devrai donc tout, mademoiselle, s'écria Galuchard au comble de la joie, ma félicité, mon avancement et ma fortune ! Comment pourrai-je jamais reconnaître tant de bienfaits ?

— Rosalie, ma filleule bien-aimée, sera heureuse avec vous, Galuchard ; c'est tout ce que j'exige de votre gratitude.

— Je délivrerais volontiers un certificat de ses bonnes et louables intentions, fit maître Porquet ; mais si quelque jour il oubliait un instant ce qu'il doit à la noble et incomparable Madeleine de Scudéry, la Sapho de notre France, sa femme et ses enfans sauraient bien l'en faire ressouvenir, et n'auraient pas besoin, soyez-en convaincue, mademoiselle, de procuration pour continuer à vous honorer et à vous chérir.

Galuchard devint effectivement le notaire du cardinal de Richelieu, et s'acquitta avec une grande probité des legs que le cardinal avait laissés sous le tacet à sa disposition. Galuchard, qui prit le nom de Miramion dix ans après, exerça pendant vingt-cinq ans la profession du notaire à Paris : il devint échevin en 1676.

Le second clerc de M<sup>e</sup> Porquet, Monbrun, se fit recevoir avocat et obtint de grands succès au parlement de Paris sous le nom de Sainte-Croix ; on a de lui des annotations au Digeste fort estimées.

Quant au troisième clerc, Domitien, il prit le parti du théâtre, et devint l'un des plus spirituels, l'un des plus comiques acteurs de son époque. Sa réputation est encore vivante au Théâtre-Français ; il s'appelait Poisson.

(Le Droit.)

## LE MAITRE D'ÉCOLE.

(Suite.)

Le curé s'imaginait qu'il avait confondu Rosalie, et que la malheureuse fille allait tomber tremblante et pleine de repentir à ses pieds ; il dut donc être surpris lorsqu'elle lui dit d'un ton résolu :

— Et puis après, qu'eût-il fait s'il l'avait traîné jusqu'ici.

— Ce que j'eusse fait, s'écria Brutus qui s'était relevé et qui écoutait d'un air sombre le récit du curé, ce que j'eusse fait ? S'il avait menti, je l'aurais étranglé sans miséricorde !

— Brutus ! dit le curé sévèrement.

— Ou je l'aurais forcé à demander pardon, à genoux, de ses infamies, ajouta Brutus d'un ton plus soumis.

— Et s'il n'avait pas menti, dit effrontément Rosalie, est-ce moi que tu aurais étranglé ou à qui tu aurais fait demander pardon ?

Brutus regarda le curé, le curé regarda Brutus ; le jeune homme et le vieillard demeurèrent désorientés en face de cette impudente résolution. Brutus fut le premier qui s'arracha à cette espèce de stupeur, et il répondit :

— Mais s'il n'avait pas menti, il aurait dit la vérité. A cette naïveté, échappée à l'indignation qu'éprouvait Brutus, Rosalie se mit à ricaner, et répartit :

— Voilà qui est parfaitement sûr ! Mais Brutus n'était pas en humeur de se laisser traiter comme un enfant, et pour la première fois de sa vie il dit à sa sœur, avec une autorité qui l'étonna :

— C'est que s'il a dit la vérité, c'est que s'il n'a pas menti, tu as dénigré ton nom et le mien !

Rosalie répondit par un nouveau ricanement, puis elle ajouta :

— Et où voyez-vous ça ?

— Que vient faire ici M. de Lugano tous les jours ! dit Brutus en avançant vers sa sœur.

— Eh bien ! il vient me voir, répartit Rosalie en le toisant des pieds à la tête.

— Et pourquoi vient-il te voir ? s'écria Brutus en s'approchant tout fait de sa sœur.

— Probablement parce que cela lui plaît et à moi aussi, répartit Rosalie avec la même insolence.

— Mais ça ne me plaît pas à moi, et je te jure qu'il ne remettra pas les pieds ici !

— Et qui l'en empêchera ?

— Moi ! s'écria Brutus, qui, dominant Rosalie de toute la tête, la tint un moment immobile et vaincue sous son regard.

Elle ne répondit pas, et parut céder à une volonté plus puissante que la sienne.

En effet, l'accent de Brutus avait quelque chose de trop déterminé pour que Rosalie ne comprît pas qu'il était poussé en ce moment par une force particulière. Cette force, elle était loin de la supposer personnelle à son frère ; elle crut qu'il la devait aux conseils du curé, et pensa que dès que celui-ci serait retiré, elle reprendrait aisément son ascendant, et que Brutus retomberait dans cette obéissance apathique dont elle ne l'avait jamais vu sortir.

Toutefois, comme elle ne voulait pas que son silence fût accepté comme un acte de soumission complète, elle reprit d'un air de victime :

— Est-il possible de traiter ainsi une pauvre fille, parce qu'elle respire au vu et au su de tout le monde, un jeune homme qui veut l'épouser !

— Vous épouser ? dit le curé.

— T'épouser ? répéta Brutus.

— Et vous avez cru cela ? reprit M. Durand d'un air stupéfait.

— Dame ! il me l'a dit, fit Rosalie en essuyant ses yeux assez rudement pour les rendre rouges.

— Tu savais pourtant, lui dit Brutus, qu'il devait épouser sa cousine, je te l'avais dit.

— Mais s'il me préfère à mademoiselle Paméla, ce n'est pas ma faute ! s'écria Rosalie en éclatant en fausses larmes.

— Mais que va dire M. le comte ? reprit Brutus d'un air désolé.

Le curé lui fit signe de le suivre et l'emmena dans le jardin.

— Brutus, lui dit-il dès qu'ils furent seuls, il faut être honnête homme jusqu'au bout ; il faut aller chez M. de Lugano et lui avouer tout. Son autorité seule peut empêcher son fils de rentrer dans ta maison.

— Je n'oserais pas, dit le jeune homme.

— Ne pas l'avertir, répartit le curé, ce serait justifier les soupçons des habitans qui prétendent que tu savais cette intrigue et que tu en profitais.

Mais il me renverra et je perdrai ma place.

— C'est un sacrifice que tu dois faire à ton honneur.

— Mais moi, je n'ai rien fait de mal.

— Pourquoi as-tu quitté ta place de maître d'école ? lui dit le curé.

Pourquoi as-tu voulu être plus que tu n'étais ? Jamais Hector de Lugano n'aurait pensé à ta sœur si tu n'avais pas été chez son père.

Il y a des êtres destinés à être accusés : c'est un état qu'on leur fait, et lorsqu'ils l'acceptent comme Brutus, les hommes les plus justes se hâtent d'aller à les blâmer comme les autres.

C'est si commode de faire de la morale sentencieuse qui n'est point discutée ! Cela donne une haute idée de sa sagesse et de son éloquence ; les hypocrites le savent si bien, qu'ils trompent souvent les plus habiles et les plus vertueux en leur disant : « Je comprends ma faute maintenant ; votre parole m'a éclairé et je suivrai vos conseils. » Le lendemain ils recommencent leurs méfaits ; mais éclairés par une nouvelle lumière, ils se repentent encore ; puis ils recommencent à mal faire le surlendemain, et ce n'est presque jamais qu'après de longues années d'épreuves qu'on finit par être bien persuadé que l'autorité et la persuasion qu'on se suppose n'existent pas, et que le triomphe qu'on obtient n'est qu'une comédie qui a pour complice notre vanité.

Toutefois ce n'est pas de cette façon que Brutus se laissa persuader ; il y avait de la foi, sinon de la conscience, dans le repentir qu'il éprouvait. Il croyait encore plus aux autres qu'en lui-même, et du moment qu'un homme comme M. Durand lui traçait son devoir, Brutus se fit cru coupable d'hésiter à l'accomplir.



— Soit, dit-il; mais puisqu'il en est ainsi, il vaut mieux en finir tout  
 — Je vais chez M. le comte.  
 — seulement Brutus s'aperçut qu'il n'était pas dans un état présen-  
 — et après avoir promis au curé de rester fidèle à sa résolution, il  
 — dans sa chambre pour rétablir un peu le désordre de sa toilette.  
 — redescendit bientôt; mais Rosalie qui avait entendu les conseils que  
 — avait donnés à Brutus, l'attendait de pied ferme au bas de son es-  
 — et lorsqu'il parut, brossant son chapeau avec la manche de son  
 — elle lui dit hardiment :  
 — Où vas-tu comme ça ?  
 — Je vais où il me plaît.  
 — Je veux le savoir ! dit Rosalie.  
 — Brutus la regarda de travers et passa devant elle sans lui répondre.  
 — Je te dis que tu ne sortiras pas, s'écria Rosalie, sans m'avoir dit où  
 — tu vas !  
 — Brutus sentit se remuer en lui cette violence brutale qui ne connaissait  
 — de bornes quand elle éclatait, et il répondit en s'éloignant :  
 — Je vais où j'ai affaire !  
 — Tu vas aller dépenser ton argent et recommencer quelque nouvelle  
 — affaire, et tu oublies notre pauvre mère qui s'est échappée ce matin et  
 — mourra de faim dans la campagne.  
 — Est-ce vrai ? s'écria Brutus en revenant sur ses pas.  
 — Brutus avait déjà jugé sa sœur, car il se précipita dans la maison, en-  
 — dans la chambre de sa mère, dans celle de Rosalie pour s'assurer de  
 — sa liberté. Une heure avant il l'eût crue au premier mot.  
 — Et tu ne me l'as pas encore dit ! s'écria-t-il en menaçant Rosalie  
 — lorsqu'il eut reconnu l'absence de sa mère.  
 — Vous étiez si pressé de faire votre morale, que je n'ai pas eu le  
 — temps...  
 — Et tu ne l'as pas suivie, toi ?  
 — Est-ce que je sais où elle est ? répliqua Rosalie.  
 — Cette odieuse indifférence dépassait de trop loin tout ce que Brutus  
 — pouvait imaginer de honteux ; il faut comprendre le mal pour le discuter ;  
 — ailleurs, il n'avait plus qu'une pensée, celle de sa mère, et il partit avec  
 — rapidité dans la direction que lui indiqua Rosalie.  
 — Il monta sur la plus haute colline des environs pour voir au loin, et eut  
 — bientôt découvert sa mère courant dans une vallée, poursuivie et traquée  
 — par une douzaine de paysans.  
 — Brutus se sentit pris de pitié et de colère à cet aspect, car les miséra-  
 — bles avaient presque fait un jeu de cette poursuite ; ils entouraient la fu-  
 — rive de loin en se resserrant et en jetant des pierres du côté où elle vou-  
 — lait passer, pour l'arrêter et l'épouvanter. Brutus poussa des cris pour les  
 — faire cesser ; mais il sembla que sa mère seule entendît sa voix ; car aus-  
 — sitôt, au lieu d'aller et de venir d'un côté à l'autre, s'arrêtant quand elle  
 — voyait un paysan s'avancer vers elle et revenant sur ses pas, elle prit un  
 — air rapide, comme si cette voix eût été un aiguillon qui la pressait, elle  
 — échappa à ce cercle qui commençait déjà à se resserrer, et parut bientôt  
 — au sommet d'une colline voisine.  
 — Brutus descendit dans la vallée et dit aux paysans qu'il se chargeait seul  
 — du soin de ramener sa mère.  
 — Alors il commença une de ces poursuites patientes que le cœur rend  
 — opiniâtres. Comme il voyait sa mère s'éloigner à mesure qu'il appro-  
 — chait, il renonça à l'atteindre, mais il dirigea pour ainsi dire sa fuite. Il  
 — ne faisait obstacle quand elle voulait s'éloigner du côté de la campagne,  
 — et la poussait lentement en avançant pas à pas lorsqu'elle prenait le che-  
 — min du village.  
 — Plus de deux heures se passèrent dans ce manège, et les forces de Bru-  
 — tus commençaient à se perdre, lorsqu'il parvint à mener sa mère jusque  
 — sur la grande route. Il espéra qu'arrivé là elle suivrait d'instinct ce che-  
 — min battu, et que parvenue en face de sa maison ce même instinct l'y ra-  
 — menerait.  
 — En effet, la folle, quoiqu'elle regardât souvent derrière elle, marcha  
 — quelque temps sans paraître vouloir s'échapper. Cependant il lui fallait  
 — passer devant la grande avenue du château de M. de Lugano, et lors-  
 — qu'elle fut en face de cette avenue elle s'arrêta. Brutus s'arrêta aussi.  
 — La folle regarda long-temps la grille qui fermait cette avenue, le châ-  
 — teau qu'on voyait au fond, et demeura immobile. Brutus fit quelques pas  
 — pour la décider à continuer ; mais au lieu de suivre son chemin, sa mère  
 — entra dans l'avenue et marcha droit au château. Brutus accourut rapide-  
 — ment pour fermer la grille derrière elle et l'empêcher de sortir du parc,  
 — mais il serait plus facile de s'en emparer.  
 — À peine était-il arrivé à cet endroit qu'il entendit un cri perçant et qu'il  
 — accourut vers lui Paméla éperdue, que la folle poursuivait avec fureur.  
 — La jeune fille tomba presque défaillante dans les bras de Brutus, en  
 — disant :  
 — Qui est ça, mon Dieu, qu'est-ce que c'est que cette femme ?  
 — La folle s'était arrêtée à quelques pas de son fils, en regardant toujours  
 — Paméla d'un air menaçant.  
 — Hélas ! dit Brutus, c'est ma mère, ma pauvre mère qui s'est échap-  
 — pée, et que je voudrais ramener à la maison.  
 — Paméla ne quittait pas la folle des yeux, fascinée par ce regard ardent  
 — qui restait attaché sur elle.  
 — Oh ! monsieur Brutus, lui dit la jeune fille, défendez-moi, j'ai peur !  
 — Rendez-moi ma robe, s'écria la folle, je veux ma robe !

Elle avança en parlant ainsi, Paméla se cacha derrière Brutus, et sa mère s'arrêta.

Alors il sembla que l'idée d'avoir cette robe l'abandonnait tout à coup, et elle reprit sa marche et alla droit au château. Brutus et Paméla la sui-vaient avec anxiété.

Lorsque la folle fut entrée dans la cour d'honneur, quelques domesti-ques l'aperçurent, et bientôt toute la valetaille fut sur pied autour d'elle.

— Oh ! mademoiselle, fit Brutus, dites qu'on ne lui fasse pas de mal.

Paméla avança, et cria de sa douce voix :

— Ne la touchez pas ! laissez-la faire !

La mère de Brutus, comme si elle n'avait pas entendu, continua à mar-cher à travers les domestiques, qui s'éloignaient d'elle avec épouvante, et entra dans le salon. Tout le monde se mit aux fenêtres et aux portes pour la regarder.

Elle parcourait le salon avec un air imposant, puis elle examina toutes choses avec une curiosité particulière ; seulement un rire saccadé et joyeux lui échappait quand elle rencontrait quelque objet élégant. Elle alla ainsi de meuble en meuble jusqu'à ce qu'elle arrivât en face du piano ouvert. Elle s'y assit et y posa les mains ; le bruit confus que rendit l'instrument la fit tressaillir : elle retira ses mains avec effroi, puis elle y toucha de nou-veau, comme si elle allait mettre la main sur un fer rouge ; elle écouta long-temps la vibration du son, puis elle descendit une gamme en la frap-pant d'un seul doigt.

Ce rire de joie qu'elle avait déjà laissé échapper plusieurs fois, éclata alors avec vivacité, et elle recommença plusieurs fois ; puis elle mit les deux mains sur le piano et joua quelque chose de confus, mais où on sen-tait la forme d'un air promené à travers cent fausses notes.

Cependant peu à peu cet air parut se mieux dessiner ; bientôt il prit sa mesure, son rythme, sa mélodie, et tout le monde put reconnaître le fa-meux air : *Ah ! ça ira, ça ira, les aristocrates à la lanterne !* joué avec une netteté remarquable.

La folle accompagnait cet air de ce rire aigu et saccadé que nous avons dit, et, à mesure que cet air se dessinait mieux, ce rire devenait plus bruyant, et enfin elle arriva à jouer cette mélodie féroce avec une fureur à briser le piano, tandis qu'elle se tordait dans ce rire convulsif qui éclai-tait mêlé de cris furieux. Tout le monde était dans une horrible attente lorsque M. de Lugano entra tout-à-coup, pâle, les yeux hagards, et dit d'une voix brève :

— Qu'est cela ?

A ce mot la folle s'arrêta, poussa un cri, et tomba sur le parquet, com-me si elle avait été frappée de la foudre.

## VIII.

A l'aspect de cette misérable femme évanouie, le comte de Lugano était demeuré un moment immobile, les regards attachés sur elle.

Ses traits, dont le calme habituel n'était guère troublé que par un lé-ger sourire d'ironie ou de dédain, étaient tout bouleversés ; une pâleur livide qui témoignait d'une profonde terreur était répandue sur son vi-sage, tandis que la contraction de sa bouche et le frémissement de ses lèvres décelaient comme un désir féroce de s'élançer sur ce corps inani-mé et de le fouler aux pieds. Cette expression de sa figure était si ef-frayante que tous les spectateurs de cette scène restaient immobiles aus-si, les yeux fixés sur le comte qui contemplait toujours la folle.

Enfin il releva la tête, et tous les yeux se baissèrent devant le regard ardent et interrogateur qu'il promena autour de lui. Il arriva ainsi jusqu'à Paléna et Brutus, pressés l'un contre l'autre.

— Qu'est-ce que cela ? dit-il d'une voix étouffée, en montrant du doigt cette femme gisante à ses pieds.

Paméla s'avança vivement vers son oncle ; elle voulut sauver à Brutus le premier choc de cette colère qu'elle voyait éclater sur le visage du comte, et ne supposant pas qu'elle pût avoir d'autre cause que l'esclandre qui ve-nait d'avoir lieu, elle lui répondit doucement :

— Hélas ! mon oncle, c'est une pauvre folle qui s'est échappée de sa maison, et qui en fuyant est entrée par hasard dans la cour du château, puis dans le salon.

Le comte jeta un nouveau regard sur cette femme, et répartit brusque-ment :

— Une folle, en êtes-vous sûre ?

Brutus s'avança à son tour, et répondit :

— C'est ma mère, monsieur le comte : vous savez?... ma mère ?

Monsieur de Lugano passa la main sur son front, et répondit comme s'il avait peine à reprendre ses souvenirs :

— C'est vrai, c'est vrai, vous m'aviez dit que votre mère était folle !... Oui, je m'en souviens ; mais vous ne m'aviez pas dit que ce fut à cette époque qu'elle devint folle.

Personne ne fit attention à cette phrase qui répondait sans doute à une pensée non exprimée de M. de Lugano, mais qui devait vivement le préoccuper,

Déjà Brutus avait relevé sa mère et l'avait placée sur un fauteuil.

Les premiers symptômes de son retour à la vie eurent un caractère tout nouveau pour son fils : des sanglots violents sortirent péniblement de sa poitrine, et bientôt des larmes abondantes leur succédèrent, mêlées d'ex-clamations prononcées d'une voix désolée :



— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait-elle, sauvez-moi ! sauvez-moi !  
M. de Lugano, penché sur elle avec Brutus, l'examinait avec une visible  
anxiété.

— C'est étrange, dit Brutus, jamais je ne l'ai vue pleurer !

— C'est étrange, en effet, répéta le comte d'une voix faible, cette  
femme ici...

— Pardon, dit Brutus, qui ne voyait dans la préoccupation de M.  
de Lugano que le déplaisir que lui causait la venue d'une folle dans  
la maison ; pardon, je vais l'emmenner.

— Mais elle est incapable de marcher, s'écria Paméla.

— Si vous étiez assez bon, reprit Brutus en s'adressant à M. de  
Lugano, pour dire à l'un de vos domestiques d'avoir un brancard, je  
trouverais quelqu'un pour m'aider à la transporter jusque chez nous.

Le comte ne répondit point, et Brutus prit ce silence pour un refus ;  
et il se hâta de dire :

— Elle marchera, elle marchera, et puis après tout je la porterai bien  
tout seul.

Il fit un effort pour relever sa mère ; mais tout à coup il devint pâle,  
chancela à son tour, et fut obligé de s'appuyer sur un meuble pour ne  
pas tomber.

Paméla poussa un cri perçant, et s'élançant vers son oncle, lui cria :

— Mais le voilà qui se meurt aussi !

— Ce n'est rien, rien, dit Brutus ; c'est que cette nuit j'ai été blessé...  
et la fatigue d'avoir poursuivi ma pauvre mère... l'émotion de l'avoir vue  
là comme morte... Pardon, monsieur le comte, pardon, mademoiselle...,  
mais ça ne sera pas long, nous allons nous en aller.

Pendant que Brutus parlait ainsi, le comte de Lugano le regardait avec  
une attention, une curiosité dont il eût été impossible de définir le caractè-  
re. Puis il répondit à Brutus :

— Ah ! oui, je me rappelle aussi, on m'a dit ce matin que vous vous  
étiez battu avec des paysans.

— Je ne me suis pas battu, reprit gravement Brutus ; on a voulu  
m'assassiner.

— Et pourquoi ?

Brutus montra d'un coup d'œil les nombreux témoins de cette scène,  
et il sembla que pour la première fois le comte s'aperçut que tous les  
gens de sa maison étaient restés aux portes.

— Que faites-vous là, s'écria-t-il avec violence.

— Nous attendons les ordres de monsieur le comte, dit le plus résolu.

— Mes ordres ? N'avez-vous pas entendu qu'on vous a dit d'aller cher-  
cher un brancard pour porter... (sa voix hésita à prononcer ce qu'il allait  
dire, puis il reprit :) pour porter cette malheureuse chez elle ?

Les domestiques se retirèrent.

Le comte se promenait dans le salon d'un air très agité. Cependant les  
larmes convulsives de la folle s'étaient calmées, et la lassitude de sa longue  
course et des violentes secousses qu'elle avait éprouvées l'avait plongée  
dans un profond sommeil.

Les domestiques reparurent avec un brancard.

— Oh ! dit Paméla, il y aurait de la barbarie à l'éveiller... ils vont at-  
tendre, n'est-ce pas, mon oncle ?

M. de Lugano ne répondit pas ; mais il fit un signe pour éloigner les  
domestiques, puis il s'écria :

— Mais il n'y a donc pas de maisons de fous dans ce département ?

— Pardon, fit Brutus, et ma mère y a été long-temps enfermée ; mais  
je l'en ai retirée depuis que j'ai pu la nourrir.

— Et vous avez eu tort, dit vivement le comte ; une bonne administra-  
tion ne devrait pas souffrir de tels abus. La liberté, laissée à des êtres pa-  
reils, est un danger pour tout le monde.

— Je suis désolé de ce qui est arrivé, dit Brutus d'un air digne et triste ;  
mais la pauvre femme n'est pas méchante, je vous le jure, elle n'a jamais  
fait de mal à personne.

— Elle vous en aura fait du moins, reprit le comte qui se laissait em-  
porter à une impatience et à une colère inexplicables ! oui, elle vous en  
aura fait, car après ce qui vient de se passer, vous comprenez bien que  
je ne puis plus vous garder près de moi.

— Ah ! mon oncle ! s'écria Paméla.

— Non, dit le comte, je ne veux pas m'exposer à de pareilles esclan-  
ders tous les jours dans ma maison ! Vous aurez donc soin de vous pour-  
voir ailleurs, monsieur ; car toutes relations entre nous sont devenues im-  
possibles.

M. de Lugano disait tout cela en marchant vivement, et par phrases in-  
terrompues, mais sans regarder ni Brutus ni sa mère.

Paméla l'écoutait avec une vive surprise ; ce qui venait d'arriver  
pouvait être compté pour un accident désagréable tout au plus, mais  
qui n'était pas de nature à motiver l'expulsion de Brutus ; elle s'approcha  
de son oncle, et l'arrêtant doucement, elle lui dit d'un ton suppliant :

— Mais, mon oncle, ce n'est pas la faute de M. Brutus, et c'est se mon-  
trer bien sévère pour lui que de le renvoyer.

— Merci, mademoiselle, dit Brutus, tandis que M. de Lugano détour-  
nait la tête avec impatience ; merci de votre bonne volonté pour moi ;  
mais j'étais venu moi-même pour dire à M. de Lugano que je ne puis de-  
meurer chez lui plus long-temps.

A cette parole, le comte se retourna vivement, et s'approchant tout à

fait de Brutus, il lui dit d'un ton où la colère et la crainte semblaient ve-  
ler ensemble.

— Et pourquoi, monsieur, pourquoi ne pouvez-vous rester chez moi ?  
quelles raisons avez-vous de me quitter ?

Brutus regarda Paméla, qui l'examinait avec un nouvel étonnement,  
et il répartit d'un ton humble :

— Puisque vous avez jugé vous-même que mes services vous étaient  
inutiles, il n'est plus nécessaire que je vous dise pourquoi je voulais  
retirer.

Paméla laissa échapper un mouvement qui voulait dire : « Mais  
quoi s'en va-t-il ? » tandis que le comte reprenait vivement :

— Mais je veux le savoir, moi, monsieur ; car enfin je vous ai livré mes  
secrêts ; vous avez encore des papiers à moi.

— Je vous les rendrai, monsieur le comte ; et quant à vos secrets, je  
n'ai fait qu'écrire sous votre dictée des mémoires que vous destinez à la  
publicité. Je ne sais que ce que tout le monde saura bientôt.

Le comte frappa la terre du pied avec colère, et reprit sa promenade  
dans le salon.

Puis, comme si dans ce moment de silence il eût amassé une nouvelle  
sommé de curiosité et d'inquiétude, il s'écria tout à coup :

— Je veux savoir... je saurai ce qui vous fait sortir de chez moi ; je le  
veux, entendez-vous ?

— Soit, monsieur le comte, si vous l'exigez, je vous le dirai.

— Parlez donc !

— Ce n'est qu'à vous, monsieur le comte, que je puis le dire.

— Paméla, laissez-nous, dit le comte.

— Pardon, reprit encore Brutus, mais voici ma mère qui paraît s'é-  
veiller ; et, quoique sa raison soit perdue pour beaucoup de choses, elle  
pourrait comprendre le sens de ce que je dois vous révéler, et pour elle  
ce serait un horrible malheur.

Ce nouveau mystère parut alarmer tout à fait M. de Lugano ; mais il  
semblait ne pas oser quitter la folle ; car il la regardait s'agiter déjà sur  
le fauteuil où on l'avait placée. Il s'approcha pour entendre les mots  
confus qu'elle laissait échapper ; mais c'est à peine s'il avait entendu les  
mots de : « Lyon... guillotine... » que M. de Lugano s'écria violem-  
ment :

— Sortez tous les deux, sortez !

L'accent épouvanté de M. de Lugano, le tremblement convulsif de son  
corps, appelèrent enfin l'attention de Brutus ; pour la première fois il  
s'étonna de l'émotion extraordinaire que sa mère produisait sur cet hom-  
me ; et, au lieu d'obéir comme il eût fait en toute autre circonstance, il  
demeura, et lui dit :

— Monsieur le comte, ma mère a parlé de Lyon, de guillotine ; ces  
mots ont pu vous rappeler de pénibles souvenirs ; permettez que je  
l'emmené.

— Et quels souvenirs voulez-vous donc que cela me rappelle, mon-  
sieur ?

Pardon, monsieur le comte, dit Brutus qui ne se doutait pas de l'adresse  
portée de ses paroles ; mais vous étiez représentant du peuple à l'époque  
de la prise de Lyon : vous avez voulu, je le sais, prévenir les sanglantes  
exécution qui ont eu lieu ; mais votre volonté a été impuissante contre  
la volonté de Fouché, et je conçois que...

— Ce n'était pas Fouché, dit tout à coup la folle en se levant, c'était...

Elle sembla chercher un souvenir, porta les yeux sur M. de Lu-  
gano et le regarda long-temps avec une attention qui le tint cloué à sa  
place.

Cet examen fut long, et un silence effrayant régnait entre tous les ac-  
teurs de cette scène.

Enfin, le regard de la folle perdit peu à peu de cette ardente fixité qui  
semblait pénétrer jusqu'aux entrailles de M. de Lugano ; il reprit son  
incertitude, sa mobilité, et elle dit d'une voix assez indifférente :

— J'ai faim.

M. de Lugano respira comme si un poids horrible venait de lui être en-  
levé de la poitrine, et il dit en entraînant Brutus :

— Paméla, faites donner à manger à cette pauvre femme. Vous, Bru-  
tus, venez.

Il l'emmena dans son cabinet.

Eh bien ! dit-il à Brutus, quelle raison vous force à quitter ma maison ?

— Vous savez, monsieur le comte, pourquoi je me suis battu ?

— Non ! en vérité.

— Je vais donc vous l'apprendre, monsieur le comte.

Ici Brutus commença le récit de tout ce qui lui était arrivé au village,  
les propos des paysans, sa propre colère, enfin l'explication avec Rosalie  
et le curé, et dans tout cela Brutus parlait comme s'il eût été coupable.

On eût dit qu'il s'accusait d'exister et de s'être trouvé sur le passage de  
M. de Lugano pour faire faire une mauvaise action à son fils.

Depuis qu'il parlait ainsi, le visage de M. de Lugano avait pris un air  
de satisfaction, et quand Brutus eut fini, il lui dit vivement :

— Je vous remercie, Brutus, vous êtes un honnête homme, un brave  
garçon, et je ne laisserai pas cette bonne conduite sans récompense. Mais  
il y a un meilleur parti à prendre que de sortir de chez moi, c'est de  
quitter tout à fait ce pays ; allez vous établir ailleurs, loin d'ici, avec votre  
mère et votre sœur ; de cette façon, tout sera rompu, il n'y aura plus  
rien à craindre pour personne.



## UNE DESTINÉE D'ARTISTE.

Dans l'automne de 1811, la belle société de Puttelage, petite ville de la Lorraine allemande, eut à déplorer la perte de M. Fasquel, percepteur des contributions directes. C'était un vieux célibataire d'un caractère morose et atrabilaire, mais dont le séjour à Puttelage, depuis une vingtaine d'années, n'avait pas été tout à fait dénué d'intérêt pour la population aisée de la localité, attendu que M. Fasquel était resté dans la résolution permanente de serrer les liens de l'hyménée, et que vingt fois ses projets avaient reçu un commencement d'exécution, en ce sens qu'il avait adressé des hommages plus ou moins directs à toutes les jeunes filles de l'endroit. Les unes avaient fait la sourde oreille aux soupirs du galant émérite; d'autres s'étaient montrées plus obéissantes aux secrètes admonitions de leurs familles; mais il y avait toujours eu quelque petit cousin, quelque ami de la maison, qui avait gâté les négociations commencées, et rendu à M. Fasquel la liberté de son vieux cœur.

Le percepteur était en outre le partenaire obligé du boston, qu'on distillait (suivant l'expression de l'époque) chez le maire ou chez le juge de paix, les deux points culminans de la fashion de Puttelage.

Le successeur de M. Fasquel se fit attendre pendant huit jours; huit siècles pour la curiosité publique. On savait déjà que le nouveau fonctionnaire était très jeune; on disait même qu'il était bien de sa personne, et possesseur d'une fortune particulière qu'on évaluait à huit cents livres de revenus; ce qui, joint aux émolumens de la place, complétait une position pécuniaire fort convenable, toute proportion gardée avec celle des magnats de l'endroit. Quels étaient ses antécédens? on l'ignorait; mais chez un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, la chose était assez peu importante. Son père était sous-chef au ministère des finances, et il se nommait Frédéric Henrion; que fallait-il de plus?

Le jeune percepteur arriva un beau matin, sans être aperçu de personne, dans la maison de son devancier, dont il avait accepté le reste de bail. Il fit, selon l'usage, des visites personnelles à toutes les familles qui tenaient un certain rang. Il éluda la plupart des questions dont il fut accablé, répondit laconiquement aux avances qui lui furent faites; puis il se confina chez lui et vécut en véritable anachorète.

Ce n'était pas que M. Frédéric Henrion eût le moins du monde les dispositions et les manières d'un misantrope; au contraire, personne n'était plus doux, plus affable, plus conciliant que le nouveau percepteur dans l'exercice quelquefois pénible de ses fonctions. Ses traits respiraient la bienveillance, et n'annonçaient aucune mélancolie, aucun chagrin mystérieux qui aurait expliqué sa manière de vivre sédentaire et tant soit peu sauvage.

Comme M. Henrion avait réellement un extérieur agréable, quoiqu'il annonçât une santé délicate et souffreteuse, il avait été l'objet d'une foule de prévenances de la part des mères qui avaient une fille à marier. Les beautés les plus fières de l'endroit n'avaient point dédaigné d'essayer le pouvoir de leurs charmes sur le jeune solitaire. Toutes ces séductions échouèrent les unes après les autres contre l'indifférence ou plutôt contre l'insouciance de M. Henrion. Il refusait les dîners en ville, sous prétexte qu'il était contraint de suivre un régime sévère pour raison de santé. Il n'allait point dans les bals, parce qu'il ne dansait pas. Il ne touchait jamais aux cartes, et il évitait avec un soin tout particulier les petits concerts d'amateurs, où le maître de musique de la ville faisait entendre ses élèves de chant et de piano, pour l'émulation des jeunes virtuoses et l'édification des familles.

Tant que la belle société de Puttelage conserva l'espoir d'appriivoiser la sauvagerie du jeune fonctionnaire, M. Henrion ne rencontra sur son passage que des sourires dont la bienveillance officielle aurait flatté l'amour-propre de M. le juge de paix lui-même, qui, Dieu merci, se connaissait en belles manières. Mais quand il fut bien avéré que l'ours parisien (comme on l'appelait) n'était susceptible de serrer aucun des liens sociaux qui unissaient la bonne compagnie du lieu, M. Henrion devint l'objet de la réprobation générale. Le maire, qui était une des meilleures fourchettes de la contrée (style de gastronomie), déclara qu'un aussi pauvre convive que le percepteur ne pouvait être qu'un mauvais citoyen; les partenaires du boston signalèrent l'ennemi des cartes comme un comptable équivoque, et le maître de piano, qui expliquait les mots latins « *musica me juvat* » par la traduction un peu libre de l'aphorisme français, « la musique est le délassement des cœurs sensibles », fulmina contre le vandalisme de M. Frédéric Henrion un anathème qui fit frémir le fretin de l'école de musique.

La servante du percepteur ne lui laissa pas ignorer les manifestations journalières de l'ire publique; mais le bon jeune homme n'en prit nul souci, et continua de donner tous ses soins à une jolie collection de tulipes qui s'épanouissaient, loin des regards des curieux, pour le seul plaisir de M. Henrion. Il y avait aussi dans le jardin du fonctionnaire un plant de rosiers qui réunissait un nombre considérables de sujets, et qui partageait avec les tulipes l'attention et les hommages quotidiens de leur tranquille propriétaire. De ce côté, les plaisirs de l'amateur d'horticulture n'étaient point tout-à-fait sans mélange. Les roses fleurissaient à l'ombre d'un espalier qui les garantissait des vents délétères de l'ouest; mais derrière cet espalier était le jardin d'un voisin, et ce voisin n'était autre que le professeur de musique, dont la salle d'étude était située du côté de la maison qui

— Vous oubliez, monsieur le comte, que je n'ai pas les moyens d'aller à Paris ailleurs.

— Ah ! lui dit le comte, je vous les donnerai, je vous les fournirai. Je vous assurerai de quoi vivre à vous, à votre sœur, à votre mère.

— Mais on dira... fit Brutus.

— Que voulez-vous qu'on dise ? reprit vivement le comte de Lugano, c'est une chose toute naturelle et très convenable. Je vous dois bien ce soir, mais il faut partir demain, ce soir, dans la nuit si c'est possible.

— Vous irez à Lyon... Non, pas à Lyon, à Grenoble. Je vous y ferai parvenir vingt, trente mille francs, puis vous achetez une petite propriété aux environs, plus loin, du côté de Gap; c'est un bon pays. Mais il faut pourvoir à vos premiers besoins; rentrez chez vous, faites vos préparatifs. Ce soir je vous ferai tenir les premiers fonds nécessaires. Une de vos voitures ira vous prendre et vous conduira jusqu'à Grenoble.

— Mais, dit Brutus, qui, malgré tous les avantages de pareilles offres, sentait quelque répugnance à voir ainsi disposer de son existence, mais je ne sais si je dois...

— Faites bien attention, dit le comte, que c'est le seul parti à prendre, surtout pour vous; que j'aurais le droit de me montrer irrité de ce qui arrive, car votre sœur a cherché à séduire mon fils, et cette conduite, si elle n'est pas qualifiée...

— Les plus habiles sont souvent les plus maladroits, et c'est ce qui arriva à M. de Lugano. Parce qu'il avait trouvé dans Brutus une condescendance absolue, une ignorance complète de ses droits, il s'imagina qu'il pouvait tout obtenir de cette disposition; mais il avait été trop loin.

Brutus se leva soudainement, et lui dit d'un ton où se révélait toute cette partie cachée de son âme, dont personne ne soupçonnait la noblesse :

— Monsieur le comte, Rosalie n'est pas entrée dans votre château pour séduire M. Hector; c'est votre fils qui s'est introduit furtivement dans ma pauvre maison pour y déshonorer ma sœur; et si quelqu'un a à se plaindre ici, il me semble que ce n'est pas vous.

Le comte comprit sa faute et répartit plus doucement :

— Nous avons tous deux à nous plaindre, et j'ai eu tort de vous accuser... Mais enfin il faut que cela finisse, le moyen que je vous offre est le seul praticable. En définitive, vous ne pouvez pas rester dans ce pays... Vous ne le pouvez pas... Je ne le veux pas... Votre mère, c'est-à-dire votre sœur... Enfin, je vous offre quarante mille francs, voulez-vous partir ?

Le premier mouvement de Brutus fut pour un refus. Sans qu'il pût bien se rendre compte de ce qu'il éprouvait, il lui semblait qu'il faisait marché de son honneur et de ses droits; mais la misère de sa mère et l'audacieuse révolte de sa sœur se présentèrent à lui.

Rester dans le pays après sa querelle avec les paysans, et redevenir maître d'école après ce qu'on avait dit de sa sœur, c'était impossible... Mais où aller ? que faire ? que devenir ? L'avenir y pourvoirait. Il ne répondit qu'un mot :

— Nous partons, monsieur le comte.

— Et je vous porterai moi-même ce soir le premier argent que je vous destine.

— C'est inutile, monsieur le comte; j'ai encore les cent francs que vous m'avez donnés, ce sera assez pour vivre jusqu'à ce que nous ayons trouvé de l'ouvrage.

— Non ! non ! dit le comte, qui parut ému par ce noble désintéressement; non, je n'accepte pas, je ne veux pas; ce serait me désobliger.

Il regarda Brutus, et il sembla qu'une nouvelle idée vint le frapper; il reprit cette promenade active dont il avait l'habitude toutes les fois qu'il était préoccupé par quelque pensée qu'il cherchait à éluder.

Enfin il s'arrêta devant Brutus, et lui dit en le contemplant avec un intérêt tout particulier :

— Mais quel âge avez-vous au juste ?

— Vingt ans, monsieur.

— Vingt ans ! dit le comte en tressaillant. Et où êtes-vous né ?

— Hélas ! monsieur, dit Brutus, à l'hospice, et...

Comme il allait continuer, il aperçut sa mère qui quittait le salon et qui s'éloignait assez paisiblement.

— Pardon, dit-il, voilà ma mère qui s'en va, si on la rencontrait ainsi, on pourrait la poursuivre encore et l'effrayer... Je vais la ramener à la maison.

— Eh bien ! lui dit M. de Lugano avec une expression sérieuse, mais pleine d'affection, attendez-moi ce soir, j'irai vous trouver.

— Ce soir, dit Brutus, chez nous !

— Oui, reprit le comte, quand la nuit sera tout-à-fait close, vers dix heures.

— Comme il vous plaira, monsieur, je vous remettrai vos papiers.

Et tout aussitôt Brutus quitta le comte, et rejoignit sa mère qui se reposait paisiblement aborder et diriger par son fils.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

(La suite au prochain numéro.)



regardait le parterre de M. Henrion. Le professeur avait beaucoup moins d'élèves qu'il ne l'eût désiré sans doute, et pourtant il en avait encore trop pour le bien-être du percepteur, dont les promenades solitaires étaient troublées, près de l'espalier, par le monotone clip-clap de l'épINETTE sur laquelle s'exerçaient les écoliers. Au milieu du silence des belles soirées d'été, ce détestable accompagnement gâtait le chant des oiseaux qui gazouillaient sous les massifs de verdure, et Frédéric se sentait disposé à rendre du meilleur de son cœur au maître du piano l'excommunication que celui-ci avait formulée contre l'ennemi de la musique. Mais l'excellent jeune homme avait de la philosophie; il savait que toute existence a sa portion de déboires à subir, et il trouvait naturel que son jardin eût, comme toutes les choses de la terre, son bon et son mauvais côté. Il avait fait avec résignation deux parts à ses affections dans ses promenades: il visitait ses roses le matin, lorsque leurs feuilles parfumées tremblaient encore sous les gouttes de la rosée, pendant que le musicien courait le cachet dans la ville; le soir, il prodiguait ses attentions à ses chères tulipes, qui ouvraient leurs corolles diaprées à la brise attiédie. Comme le jardin était grand, et qu'un assez joli bocage séparait les deux parterres, le chant de ses rossignols lui arrivait pur de tout alliage.

L'esprit de l'homme (je parle des hommes les plus sages, et notamment de M. Henrion, pour lequel je professe encore une estime particulière) est un abîme de contradictions mystérieuses et inexplicables. Qui croirait que cette promenade sous l'espalier, qui avait d'abord paru impraticable le soir au percepteur, devait, un peu plus tard, lui sembler particulièrement agréable à cette époque de la journée? Qui pourrait supposer que cet odieux clapotement de l'épINETTE, dont M. Henrion avait si adroitement esquiver le supplice, pouvait devenir un jour une mélodie plus douce aux oreilles du jeune philosophe que les cadences de la plaintive Philomèle? C'est pourtant ce qui était arrivé; et cette transition si notable avait été l'affaire d'un jour; que dis-je? d'un seul instant. Frédéric avait aperçu, à l'une des fenêtres de la salle d'où partaient les grincemens réguliers du piano, une figure toute gracieuse, toute souriante, et qui pouvait rivaliser de fraîcheur avec la plus belle rose de toute la collection de l'horticulteur. Ce joli visage, qui se rattachait par un col de cygne à un buste dont les formes délicates et arrondies annonçaient les derniers développemens de l'adolescence, était celui de Mlle Pauline Singerman (prononcez Ziguèremane), la propre fille du maître de piano, qui, après avoir pris sa leçon avec d'autres élèves de son père, s'établissait près de la fenêtre ouverte pour travailler à quelque ouvrage d'aiguille. Les gobéas et la clématite qui grimpaient autour de cette croisée, formaient, pour le buste charmant de la jeune fille, un encadrement si frais et si attrayant, que l'aspect général du tableau aurait, en effet, séduit une imagination moins vive que celle d'un jeune sage de vingt-cinq ans, dont le caractère contemplatif et sérieux était parfaitement disposé aux impressions d'un amour honnête et d'une passion profonde.

Du moment où M. Henrion eut entrevu cette fleur qui s'épanouissait aux rayons du soleil couchant, sous une auréole de verdure embaumée, ses roses chéries perdirent leurs couleurs et leurs parfums. L'espalier qui les protégeait lui parut un affreux rempart dont l'élévation l'obligeait à s'éloigner un peu plus de la ravissante vision; et, semblable au tournesol qui présente incessamment son disque aux rayons du soleil, la figure de Frédéric demeura obliquement fixée du côté de la jeune fille, dans les promenades qu'il faisait pendant toute la soirée, le long de l'allée parallèle du mur mitoyen.

M. Henrion avait été élevé à Paris, et avait passé la plus grande partie de sa jeunesse dans les écoles, où quelquefois les dangers de l'exemple contre-balancent l'avantage des préceptes. Mais Frédéric avait toujours eu des habitudes paisibles; la fatale ambition du titre de bon garçon (qui équivaut à celui de meneur) ne l'avait jamais séduit; il vivait dans un heureux isolement au milieu du tumulte des récréations, et, plus tard, la société des lions de l'époque n'altéra point cette honnête quiétude et ces heureuses dispositions. M. Henrion était resté un bon jeune homme, qui n'était pas fort timide, parce qu'il n'avait ni amour-propre, ni prétentions, mais qui avait toute la candeur d'une âme simple, toute la naïveté d'un jugement naturellement droit, quoique peu exercé.

Un autre que le jeune percepteur eût bien vite fait comprendre, par la persistance et la hardiesse de ses regards, ce qui se passait dans son cœur, et l'innocence de Mlle Pauline Singerman n'aurait pu se refuser à une pareille évidence. Mais M. Henrion, en se laissant aller aux inspirations de sa bonne et douce nature, marchait beaucoup plus sûrement à un but qu'il osait à peine envisager dans ses plus secrètes pensées. Ses yeux, il est vrai, ne quittaient point la direction de la croisée où travaillait la charmante enfant; mais le plus simple mouvement suffisait pour lui indiquer que la jeune fille allait regarder dans le jardin, et alors, avec la rapidité de la pensée, Frédéric portait son attention d'un autre côté; ou si, parfois, ses regards rencontraient fortuitement ceux de Mlle Pauline, ils prenaient une expression de rêverie insouciant qui en déguisait complètement le caractère. Aussi Mlle Singerman continuait à travailler près de sa croisée sans avoir le moindre sujet de supposer qu'elle fût l'objet d'un intérêt aussi tendre et d'une attention aussi soutenue.

Frédéric le pensait du moins; il était convaincu que son admiration et son amour naissant étaient un secret entre le ciel et lui. Ses soupirs se perdaient en toute sécurité dans la brise du soir, et ses chastes pensées entouraient la jeune fille, sans qu'il se doutât qu'une sympathie mysté-

rieuse, inexplicable, les lui faisait arriver jusqu'au cœur... Je dis inexplicable, car Pauline savait seule comment cette sympathie s'était fait jour dans son âme. La timide demoiselle avait déjà toute la perle adhésive de son sexe; elle ne perdait que la moitié des regards passionnés qu'on lui adressait avec tant d'abandon, et un simple raisonnement analogique lui rendait l'autre moitié. Voici comment elle avait surpris le secret de Frédéric: elle travaillait devant l'un des battans de la croisée quand, à l'heure de la journée le mirage des vitres était presque ouvert; à cette d'une glace, et lui représentait fidèlement tous les objets qui se trouvaient en regard. L'amoureuse préoccupation de M. Henrion s'y reflétait comme le reste, et dès qu'il avait dépassé, dans sa promenade, la hauteur d'une fenêtre, aucun de ses mouvemens n'échappait à sa traîtresse amante.

Mais la modeste retenue de son amour avait obtenu des résultats aussi positifs que les déclarations les mieux tournées: Pauline s'abandonnait avec un bonheur inexprimable aux émotions de cet entretien mystérieux. D'abord ces joies naïves enchantèrent l'imagination de la jeune vierge et suffirent aux rêves de son petit cœur. Puis ces dangereuses méditations firent éclore un amour véritable qui troubla son repos. Chaque jour, dans ses rêves de tendresse, elle prenait la détermination d'offrir ses regards à ceux de son amant, et de lui laisser lire dans ses yeux toute l'affection qu'elle ressentait pour lui; mais, le soir, quand le bien-aimé survenait, les palpitations de son cœur la suffoquaient, et je ne sais quelle invincible pudeur triomphait de tous ses projets.

Mais tout marche et progresse dans la vie: les fleurs deviennent des fruits, les fruits mûrissent et ils tombent. Les pensées et les projets de l'homme ont la même destinée. A force de réfléchir au dessein qu'elle avait conçu de répondre au muet langage de Frédéric, Pauline finit par obéir à la tyrannie de cette idée fixe. — Un jour, — jour mémorable, Mlle Singerman tourna lentement son pâle et charmant visage dans la direction des regards dont elle ressentait, sans les voir, la brûlante influence, et elle regarda son amant en laissant tomber ses deux jolies mains sur ses genoux.

Frédéric, immobile de surprise, de joie et d'émotion, demeura pendant quelques secondes sous l'empire de cette enivrante fascination; puis les regards de Pauline se voilèrent de larmes; elle cacha sa figure dans ses deux mains, et se retira précipitamment pour dérober son trouble à son heureux amant.

M. Henrion resta dans le jardin les yeux invariablement tournés vers cette croisée qui demeurait ouverte, mais où personne ne parut plus. Le bonheur qui venait de lui arriver à l'improviste excitait dans son âme des sentimens si tumultueux, des sensations si neuves, des desirs tellement inexplicables, que le bon jeune homme, abasourdi de joie, enivré de délices jusqu'alors inconnus, ne sentait plus à force de sentir.

« Elle m'aime, se disait-il tout haut, en portant la main sur son cœur, comme pour en comprimer les transports. Elle est à moi pour toujours! »

Les cœurs novices font un étrange abus de ce mot toujours, qui comporte une idée dont la puissance appartient à peine à l'humanité. Il existe sur la terre bien peu d'organisations assez candides, assez vraies pour entretenir avec la fidélité des vestales antiques le feu sacré d'un premier, d'un éternel amour. Mais l'âme de Frédéric était ainsi trempée: la tendresse qu'il ressentait ne devait plus s'éteindre. Il était, certes, fort heureux pour lui que la jeune fille qu'un hasard tout particulier avait offerte à son adoration fût née dans un rang qui lui permit d'aspirer à sa main, car son amour, trop naïf pour consulter les distances qui rendent les unions impossibles, se fût adressé à une princesse tout aussi bien qu'à la fille d'un musicien de campagne, et le malheur de deux existences, peut-être une mort prématurée, eussent été le résultat d'un tel coup de sympathie.

La première pensée de M. Henrion fut donc, comme elle devait l'être, celle d'épouser sa bien-aimée; mais, pour arriver à ce but, plus d'une chose restait à faire. Mlle Singerman ne s'était point expliquée assez catégoriquement pour justifier une démarche officielle auprès de son père; il fallait attendre ou un aveu formel, ou la traduction d'une pantomime plus complète. Et puis, la jeune fille ne pouvait-elle pas être déjà promise et fiancée, suivant la coutume encore en usage à cette époque en Allemagne? M. Henrion était tellement étranger à la famille de son voisin, qu'il ignorait jusqu'au prénom de son amante, et telles sont les prédilections des jeunes amoureux pour les plus simples détails d'une passion, que l'ignorance de ce nom chéri préoccupait Frédéric encore plus que les obstacles qui menaçaient son bonheur.

Le lendemain, Pauline ne parut point à sa croisée; il faisait un temps détestable, et Frédéric se promenait bravement au milieu de ses roses qui s'effeuillaient sous les bouffées d'une bourrasque de juillet; les gracieuses fleurs jonchaient tristement le sol de leurs débris parfumés, et les espérances de M. Henrion avaient à peu près le même sort. Ses regards désolés cherchaient inutilement celle qu'il avait osé considérer déjà comme à lui, et le pauvre amant se sentait tout prêt à regarder comme un événement de la veille. Cependant, sur la fin de la soirée, le ciel se éclaircit, et, à la tombée de la nuit, Frédéric distingua les formes ravissantes de la jeune fille qui s'approchait de la croisée; le crépuscule éternel dans son obscurité le feu des regards qui se cherchaient sans pouvoir se rencontrer. Mais elle était là, elle était là pour lui seul, et ce simple



...fit refluer toutes les espérances qui se fanaient un instant aupa-  
 ... furent bientôt d'accord, sans se dire une seule parole,  
 ... les plus tendres sermens et se prodiguèrent les témoignages  
 ... d'une affection aussi pure que vive et passionnée. Puis les billets jetés  
 ... timidement par dessus le mur mitoyen vinrent sceller ces pro-  
 ... messes muettes; mais ils apprirent en même temps à M. Henrion que ses  
 ... rencontreraient plus d'une difficulté.

... avait à Sarreguemines, petite ville à quelques lieues de Puttelan-  
 ... un musicien dont les talens variés avaient mis à contribution toutes  
 ... fortunes de la localité. Cet artiste, vrai Michel-Morin musical,  
 ... d'un orchestre; il jouait de tous les instrumens: pia-  
 ... *l'omnis homo* flûte, clarinette, et jusqu'au serpent, tout lui était  
 ... guitare, violon, aussi ses profits étaient honnêtes; ses économies lui avaient assuré  
 ... certain ne naissance, et M. Volf (c'est le nom du virtuose) était devenu  
 ... présentable pour la fille de quelque confrère. M. Volf avait qua-  
 ... six ans, des cheveux crépus, une rotondité respectable, et des  
 ... assez prévenans; il avait de la santé, une humeur joviale, buvait  
 ... sans se griser, et passait, à dix lieues à la ronde, pour un homme  
 ... aimable. C'était l'ami et le féal de M. Singerman, qui n'en était que  
 ... jaloux, vu la distance qui le séparait de son heureux ému-  
 ... Les deux musiciens passaient une journée ensemble tous les quinze  
 ... tantôt à Sarreguemines, tantôt à Puttelage; et comme Pauline,  
 ... accompagnait toujours son père, trouvait M. Volf très-amusant, elle  
 ... rien trouvé à redire aux projets qui se faisaient parfois entre la  
 ... et le fromage. Une alliance était à peu près convenue, et la jeune  
 ... qui n'avait pas encore interrogé son cœur, et qui ne connaissait du  
 ... que les inconvéniens ou les avantages superficiels, n'avait ja-  
 ... songé à s'opposer à l'établissement que tout le monde jugeait sorta-  
 ... pour elle.

Depuis qu'elle aimait Frédéric, son estime pour M. Volf s'était modi-  
 ... elle le trouvait vieux et vulgaire; les prétentions qu'elle avait ac-  
 ... sinon avec faveur, du moins sans répugnance, lui semblaient  
 ... ridicules et nauséabondes. Elle avait déjà trouvé un prétexte pour  
 ... pas accompagner son père dans sa dernière excursion à Sarreguem-  
 ... et elle en cherchait un autre pour éviter de se trouver avec M.  
 ... Volf, quand il viendrait à Puttelage. Mais les faibles efforts de la jeune  
 ... pouvaient-ils détourner la marche de la destinée que son père avait  
 ... arrangée pour elle et qu'elle avait en quelque sorte acceptée? M. Sin-  
 ... avait une tête d'Allemand, qui n'abandonnait pas facilement une  
 ... dument arrêtée, surtout lorsqu'elle était basée sur son in-  
 ... personnel; il ne badinait pas à l'endroit de l'autorité paternelle et  
 ... regardait nullement comme nécessaire le consentement de Pauline à  
 ... l'exécution d'un plan qu'il avait trouvé convenable pour l'avenir de son  
 ... L'assentiment tacite qu'y avait donné la jeune fille était donc un  
 ... d'œuvre qu'on ne lui avait pas demandé, mais qui ajoutait cepen-  
 ... une grave difficulté de plus à celles qu'il s'agissait de combattre.

Aussi Pauline se garda-t elle bien d'aborder de front une question si  
 ... délicate; mais, avec l'adresse instinctive de son sexe, elle prépara d'a-  
 ... toutes ses petites manœuvres, et se mit à battre en brèche les pro-  
 ... des deux amis, sans avoir l'air de les attaquer le moins du monde.  
 ... La petite rusée parvint à réveiller, entre son père et M. Volf, une an-  
 ... jaloux de métier que des idées d'alliance avaient assoupie. Puis,  
 ... quand elle s'aperçut que l'impatience de M. Singerman amassait des  
 ... images de mécontentement contre son ancien confrère, elle confia le  
 ... au temps et à la susceptibilité irascible des artistes, et elle hasarda  
 ... quelques mois, dans la conversation, sur le voisinage du jeune percep-  
 ... teur.

Mais cette tentative, bien loin d'obtenir le moindre encouragement,  
 ... jeta la pauvre enfant dans une consternation qui faillit renverser tous ses  
 ... plans de bonheur. M. Singerman avait de temps en temps des accès de  
 ... rhumatisme aigu qui le privaient, jusqu'à un certain point, de l'usage du  
 ... bras droit; ce qui lui imposait une gêne extrême dans l'exercice de sa  
 ... profession. Quand le musicien souffrait de ce mal, la nature de ses rela-  
 ... tions intimes en était singulièrement modifiée. Son humeur, ordinairement  
 ... peu égale, devenait quinquise et bourrue; il saisissait avec ardeur tout  
 ... prétexte de querelle et de colère, et, comme la douceur de sa fille lui en  
 ... fournissait peu, il trouvait toujours à sa portée un personnage qu'il pré-  
 ... nait en grippe, et qui devenait l'objet de son animosité pendant tout le  
 ... temps de son indisposition.

Malheureusement le musicien entra dans une de ces phases difficiles,  
 ... lorsque l'imprudente Pauline vint livrer le nom de son amant à cette ef-  
 ... fervescence malade qui s'en empara comme d'une pâture. M. Singerman  
 ... se lança dans d'interminables déclamations contre les cœurs froids et in-  
 ... sensibles aux charmes de la musique; il varia de mille manières ce thème  
 ... favori, et se donna de l'indignation à cœur joie.

« Un homme qui n'aime point la musique, disait M. Singerman, est un  
 ... être maudit du ciel, qui l'a fait naître inhabile aux plus douces jouissances  
 ... de la vie. Il lui manque un sens, le plus délicat, le plus précieux de tous;  
 ... il est atteint d'une infirmité morale, d'une difformité intellectuelle. Il doit  
 ... fuir et il fuit en effet la société des hommes, parce que son ame, frappée  
 ... de glace, le rend inaccessible à tous les sentimens tendres, à tous les liens  
 ... de la vie; c'est un paria condamné à l'isolement; c'est un aveugle qui re-

garde le soleil sans être ébloui de ses rayons, un paralytique dont aucune  
 flamme ne saurait réchauffer les membres engourdis... »

Et mille autres gentillesses qui exerçaient la faconde du musicien; im-  
 précations sans portée, du reste, et qui ressemblaient beaucoup à cette  
 fumée blanche qui s'exhale de la soupape de sûreté pratiquée dans une  
 machine à vapeur pour expulser l'excédant de sa dangereuse puissance.

Pauline, qui était ordinairement la première à pousser le malade dans  
 les ressentimens chimériques auxquels la maison devait sa tranquillité,  
 voyait, avec un muet découragement, jusqu'à sa grosse et idiote servante  
 amener contre le pauvre Frédéric toutes les fureurs insensées du vieux  
 professeur.

On comprend que si le moindre mot de mariage eût été prononcé dans  
 de semblables circonstances, il y aurait eu là de quoi jeter le malade dans  
 des transports de frénésie. Pauline était donc à cent lieues de l'accom-  
 plissement de ses plus chères espérances; la jeune fille, sans expérience  
 des choses de la vie, et qui prenait pour comptant toutes les déclamations  
 de son père, ne savait pas que tous les extrêmes se touchent, et que, pour  
 amener une réaction dans les idées furibondes de M. Singerman, il ne  
 fallait que l'influence d'une nuit tranquille et d'une demande de leçons  
 formulée par M. Henrion. Mais les moyens les plus simples sont toujours  
 ceux auxquels on n'arrive que quand tous les autres sont épuisés, et  
 qu'il est trop tard pour y avoir recours. Le couple amoureux n'y songea  
 nullement, ou, si Frédéric en eut la pensée, il est vraisemblable que son  
 antipathie prononcée contre le piano l'emporta sur la violence de son  
 amour.

Cependant la situation de M. Singerman allait en empirant: ses dou-  
 leurs lui rendaient depuis trois semaines toute espèce de travail imprati-  
 cable. Il y avait déjà quatre dimanches que l'orgue de l'unique église de  
 Puttelage restait silencieux pendant les offices; le clergé de la paroisse  
 murmurait; la population, qui éprouvait ce besoin des Allemands pour la  
 musique et qui se fût passée d'un conseil municipal beaucoup plus facile-  
 ment que de la plus minime de ses habitudes religieuses, demandait à  
 grands cris un organiste en état de tenir l'intérim pendant la maladie du  
 titulaire. La fête du patron de la localité s'approchait et on ne pouvait son-  
 ger à laisser aux chantres et au serpent de la paroisse tout le poids de la  
 responsabilité musicale pendant cette imposante solennité.

M. Singerman avait déjà songé à demander un peu d'aide aux organis-  
 tes voisins; mais ils avaient tous leurs devoirs à remplir dans leurs paroiss-  
 es respectives. Quelques-uns d'entre eux, et M. Volf en particulier, avaient  
 formé des élèves en état de suppléer le maître malade. Mais le vieux mu-  
 sicien, qui avait *in petto* la conscience de sa médiocrité, ne se souciait  
 pas d'établir une comparaison entre ses talens et celui d'un néophyte  
 qu'on pouvait lui préférer. Il employait donc toute son adresse à déguiser  
 la gravité de son indisposition pour faire patienter M. le curé; mais la cir-  
 constance de la fête patronale était un incident fâcheux contre lequel vin-  
 rent échouer toutes les excuses du musicien. Le curé déclara qu'il lui fal-  
 lait un organiste, et somma M. Singerman de lui en trouver un pour la  
 solennité prochaine.

Il fallait se résigner et plier devant cette destinée de fer. L'opiniâtreté  
 de M. Singerman céda en frémissant d'indignation aux injonctions de l'au-  
 torité supérieure, et le musicien s'occupait tout de bon à faire choix du  
 plus mauvais élève de ses confrères, lorsqu'il lui vint un secours inespéré  
 du côté où il pouvait le moins en attendre. M. Henrion, dans un moment  
 d'inspiration, envoya dire par sa gouvernante qu'il allait recevoir la visite d'un amateur  
 amateur distingué sur le piano, et qui sur sa demande de ses amis de Paris,  
 consentirait volontiers à tenir l'orgue pendant tout le temps de son séjour à Puttelage.

« C'est, sur ma foi, s'écria le musicien, le ciel qui envoie cet ami à mon  
 cher voisin! Mais est-il bien sûr que ce soit un amateur, et que son séjour  
 ici ne soit que temporaire? C'est ce qu'il faut savoir avant tout; il ne s'a-  
 git que de questionner adroitement le bon jeune homme. »

Pauline, abasourdie du succès de cette démarche et des explications  
 quasi amicales qui avaient, à son grand étonnement, succédé aux rudes  
 quolibets dont M. Henrion était depuis long-temps l'objet, se hâta, par  
 ordre de M. Singerman, de faire prier le jeune percepteur de vouloir  
 bien venir conférer avec son père au sujet de la proposition qu'il lui avait  
 faite.

Frédéric était tout tremblant de crainte et d'émotion; il aborda le vieux  
 musicien avec un respect qui flatta son amour-propre et qui acheva de  
 détruire les préventions qui lui restaient contre son voisin. M. Henrion  
 calma, sans le savoir, toutes les inquiétudes de M. Singerman au sujet des  
 desseins ultérieurs que pouvait avoir le Parisien qu'on attendait, en déclara-  
 rant qu'il exerçait des fonctions publiques. Mais au lieu de rassurer le  
 vieux praticien, il éveilla ses soucis en garantissant corps pour corps le ta-  
 lent de son ami. Heureusement l'orgueil du musicien vint à son secours.

« M. Henrion, se dit-il, est un innocent qui ne connaît rien en musi-  
 que, et qui croit sans doute son ami de la première force, parce qu'il joue  
 couramment les petits airs que son maître lui apprend; mais un talent  
 d'artiste a d'autres épreuves à subir avant d'arriver à quelque réputation.  
 Nous verrons l'amateur, et nous aurons bientôt jugé son petit mérite. »

Deux jours après, tout Puttelage sut qu'un amateur de musique était  
 arrivé de Paris chez son ami, M. Henrion, et qu'il avait promis de tenir  
 l'orgue pendant la maladie de M. Singerman. Les uns, renseignés par la  
 servante du percepteur, exaltèrent jusqu'aux nues le talent du voyageur et  
 se portèrent garans de ses succès; les autres, influencés par les préven-



tions de M. Singerman, affectèrent un doute presque dédaigneux et des craintes sérieuses pour la majesté du sanctuaire qui pouvait être profané par les ridicules efforts d'un amateur ignorant. M. le curé, qui restait neutre dans ce conflit général des opinions préventives, mais qui était intéressé plus qu'aucun autre à conserver la dignité du lieu saint pendant la cérémonie qui se préparait, manda les deux amis au presbytère ; puis il passa avec eux dans l'église bien et dûment fermée et sans autre compagnie que celle du souffleur chargé de faire mouvoir les réservoirs de l'orgue. Il devint évident que l'examen préalable qui fut fait tourna complètement à l'avantage de l'organiste amateur, car le digne ecclésiastique le reçut le lendemain à sa table ainsi que M. Henrion, et la servante du curé confia, le soir même, à deux ou trois commères de ses amies, que son maître ne tarissait pas sur les éloges du superbe talent qu'avait déployé le jeune musicien.

Puttelange était en rumeur, la curiosité publique était à son comble. L'illustre inconnu (qui était tout bonnement un employé du ministère des finances) reçut une invitation pressante de la part de toutes les familles qui possédaient un piano, et M. Singerman lui-même fit dire à M. Henrion qu'il s'attendait au plaisir de recevoir son jeune et obligeant suppléant, afin de lui donner ses instructions et de juger de son talent.

L'étranger refusa poliment toutes les invitations, et le percepteur se chargea de l'excuser près de M. Singerman, qui dut se contenter de cette simple démarche, attendu que la fatigue du voyage ne permettait pas au nouvel arrivé de sortir avant le jour de la fête. Le vieux musicien était soucieux et mécontent ; il supposait que ce prétexte cachait un orgueil déni de déférence pour son ancienneté. L'accueil que fit M. Singerman à son voisin se ressentit de ces pénibles soupçons. Cependant il eut assez d'empire sur sa vanité blessée pour ne point laisser percer son dépit, et il déclara qu'il se ferait porter à l'église plutôt que de se priver du plaisir d'entendre un musicien qui paraissait si sûr de son talent.

La contrainte que manifestait le vieillard avait encore un motif dont il ne voulait rien laisser paraître. Sa servante, toute stupide qu'elle était, n'en avait pas moins surpris le manège des deux amans ; elle avait guetté sa jeune maîtresse, et elle avait intercepté les regards peu équivoques qu'elle échangeait avec M. Henrion. L'article de la correspondance avait heureusement échappé à l'intelligence bornée de la grosse paysanne ; mais elle en savait assez pour éclairer la sollicitude de M. Singerman, et elle n'avait point manqué de le faire.

Le vieux musicien, qui avait de la finesse et de la pénétration, était facilement parvenu à éventer le secret des deux jeunes gens, et il hésitait entre les deux partis qu'il convenait de prendre ; car la position avantageuse du percepteur méritait de sérieuses considérations, et sans les fatales dispositions que le jeune homme avait manifestées contre la musique, il est permis de croire que les projets d'alliance arrêtés entre les deux praticiens eussent difficilement prévalu contre une demande en forme présentée par M. Henrion, avec l'autorisation officielle de son père. Mais, d'une part, M. Singerman ignorait la nature des intentions du jeune amoureux, de l'autre, il supposait que, lors même que ces intentions seraient honorables, M. Henrion le père pouvait fort bien avoir d'autres idées pour l'établissement de son fils, et refuser son assentiment à ce mariage. Le musicien en était mécontent du peu de confiance que sa fille paraissait avoir en sa tendresse paternelle, et de l'imprudence avec laquelle Pauline s'était engagée dans une liaison qui pouvait exercer une déplorable influence sur le reste de sa vie.

« Par bonheur, se disait-il, en dissimulant de son mieux son inquiétude et son indécision, les jeunes gens sont timides et sages ; nous avons le temps de voir venir les choses ; un homme averti en vaut deux, et j'aurai les yeux ouverts. »

Pendant que M. Singerman s'appropriait à exercer la surveillance la plus attentive sur des relations qui étaient sans aucun danger, et que, de leur côté, les deux amans cherchaient, à grand renfort d'imaginative, les moyens de vaincre des obstacles à peu près imaginaires, la seule difficulté qui aurait pu élever une barrière insurmontable au bonheur du couple amoureux venait de disparaître. L'avant-veille de la fête patronale, une lettre cachetée en noir parvint à M. Henrion ; son père, qui était dans sa soixante-cinquième année, venait de succomber à une attaque d'apoplexie foudroyante. Le directeur de l'administration où le vieillard était employé en qualité de sous-chef dans le ministère des finances, avait pris soin d'adoucir cette fatale nouvelle, en apprenant en même temps au jeune percepteur que le ministre l'avait nommé au poste que la mort inopinée de M. Henrion laissait vacant.

La douleur du jeune homme fut sincère et profonde. L'amertume de ses regrets lui fit oublier jusqu'au sentiment qui remplissait son cœur, et qui était toute sa vie. Frédéric ne parut pas dans le jardin ce jour-là. Le lendemain, à la tombée de la nuit, le pauvre jeune homme vint retrouver ses roses ; ses yeux noyés de larmes rencontrèrent des regards humides, et dont l'expression compatissante versa un baume délicieux sur sa blessure. Frédéric ne resta qu'un moment ; son excellent cœur s'indignait contre lui-même du bonheur qu'il trouvait dans ces innocentes consolations.

« Mon père, disait-il en redoublant de sanglots, votre cendre n'est point encore refroidie, et votre mémoire s'efface déjà devant la pensée de celle que j'aime. J'étais indigne d'un père tel que vous, et Dieu me punit d'avoir donné accès dans mon âme à un sentiment plus vif que l'amour filial. »

Le jour de la fête patronale préparait aux habitans de Puttelange une

surprise dont le souvenir se conservera traditionnellement dans le pays, et qui fait encore aujourd'hui le sujet de plus d'une histoire pendant les veillées d'hiver. Lorsque les cloches de l'église eurent fait entendre pour la troisième fois leur carillon tant soit peu discord, on vit arriver à l'église M. Singerman, emmaillotté de flanelle et soutenu par sa fille dont l'air mélancolique toucha toute l'assistance. Le vieux praticien gravit péniblement les marches qui conduisaient à la tribune de l'orgue, et il assit, comme c'était son droit de le faire, à proximité de l'instrument qu'il avait si souvent parlé sous ses doigts, et qui allait obéir aux inspirations d'un autre. L'organiste par intérim ne se fit pas attendre ; il arriva de Frédéric, vêtu en grand deuil, et dont les yeux baissés vers la terre indiquaient qu'il ne voulait parler à personne. M. Henrion se mit à deux genoux devant un prie-dieu, le dos tourné à l'orgue ; sa tête s'appuya sur ses deux mains, et il parut absorbé dans ses pieuses méditations. Dans ce moment la voix de M. Singerman se fit entendre.

« A votre place, organiste, dit-il du ton de l'autorité tempérée par le sentiment du service qu'on lui rendait ; vous avez huit minutes jusqu'à l'introït... On vous attend. »

L'organiste ne bougea pas ; mais Frédéric se leva comme en surplombant le ciel ; puis il s'assit devant l'orgue, et fit entendre une modulation vers la marche hardie et le mouvement impétueux causèrent des vertiges d'admiration et d'admiration à M. Singerman. Le médiocre et défectueux instrument, manœuvré par cette main puissante, semblait décupler ses ressources pour suffire aux combinaisons d'une savante harmonie. L'orgue, en lançant aux voûtes de l'église les mélodies croisées d'une fugue à quatre parties, avait quadruplé sa sonorité ordinaire. Les effets inattendus de la rapidité de la foudre ; le pauvre instrument, remué jusque dans ses dernières parois, ressemblait à ces vieux coursiers dont l'ardeur se ranime sous un cavalier puissant, et qui, rappelant pour un moment leurs forces épuisées, font jaillir la flamme sous leurs pas, jettent au vent l'écumé de leur bouche et les flots de leur crinière échevelée, pour tomber sans haleine au bout de cette éclatante et suprême carrière.

L'assistance était dans la stupeur. Pauline, immobile, les yeux fixes et hagards, paraissait sous l'influence d'un rêve ; la guimpe modeste qui couvrait sa poitrine se soulevait à longs intervalles, et ses lèvres tremblantes murmuraient des paroles inarticulées.

Frédéric, malgré sa douleur et la sainteté du lieu, ne put résister au désir de chercher dans les yeux de M. Singerman et de sa fille les témoignages de l'étonnement et de l'approbation dont il était certain d'avance. Le vieillard lui fit un signe, et quand le jeune homme fut près de lui, sa main, malade et crispée, se posa sur celle du virtuose.

« Tu nous a trompés, mon fils, dit-il en balbutiant. Ta présence ici cache un mystère. Tu n'es pas ce que tu parais être. Pourquoi un grand artiste est-il venu s'étioler dans cet humble séjour ? Mais, continua-t-il en imposant quelques efforts à ses souvenirs classiques, Apollon n'a-t-il pas gardé les troupeaux d'Admète ?... »

— Vous saurez tout, répondit Frédéric en s'inclinant avec respect devant le vieux musicien. Je vous demande un moment d'entretien après la messe.

— Un moment ! reprit M. Singerman avec un abandon que la gravité du moment n'autorisait pas, et qui appela sur les joues de Pauline la plus vive rougeur... Un moment, dis-tu ? La journée tout entière, garçon ! Et si j'en crois mon cœur, Dieu te rendra bientôt un bon père qui t'aimera comme celui que nous pleurerons ensemble. — Maintenant, prions et remercions le ciel qui aime ceux qu'il éprouve. »

Frédéric retourna à son poste et fit entendre, pendant la messe, une suite d'improvisations qui eussent été remarquées partout ailleurs que dans une bourgade de la Lorraine allemande. Puis afin d'éviter les orations qui l'attendaient de pied ferme après la cérémonie, M. Henrion et son ami quittèrent la tribune par une porte qui conduisait au presbytère, et de là ils se rendirent chez M. Singerman, qui les rejoignit bientôt.

Le jeune percepteur ne fit pas attendre l'explication du prétendu mystère auquel le vieux musicien attribuait sa présence à Puttelange.

Frédéric avait été destiné dès son jeune âge au professorat de piano, et il avait, dans ce but, fait des études sérieuses et complètes au Conservatoire impérial de musique, où il avait obtenu successivement tous les premiers prix des cours qu'il suivait. Il avait été guidé dans le choix de cette profession par sa mère qui elle-même exerçait avec quelque distinction l'enseignement du piano avant d'être mariée. Lorsqu'elle mourut, M. Henrion le père, qui, en sa qualité de bureaucrate et d'homme positif, professait peu d'estime pour la vie artistique, employa tout son ascendant sur son fils pour le déterminer à quitter cette carrière incertaine, et il fut secondé dans ses tentatives par deux circonstances éminemment heureuses.

Frédéric, malgré son jeune âge, avait déjà concouru pour le grand prix de composition musicale décerné par l'Institut. Sa cantate avait été fort appréciée par l'illustre aréopage ; mais des raisons de convenances avaient nécessairement reculé le triomphe que le temps lui réservait. On voulait attendre que l'étude mûrit ce génie juvénile et audacieux avant de lui laisser prendre son essor. Frédéric, qui avait la conscience de son mérite, avait regardé ce jugement comme une injustice ; loin de se conformer aux avis des juges, il était entré plus avant dans la voie que son imagination



L'année suivante il renchérit, dans sa nouvelle cantate, les défauts qu'on lui avait reprochés; et, quoique cette œuvre musicale ne lui accordant cette fois une mention accompagnée d'une admonition réservée, Frédéric, comme on l'a vu, avait l'esprit contemplatif; il était réservé et communicatif; mais son imagination était vive, et les impressions qu'elle recevait ne s'effaçaient pas facilement; il ferma son brisa sa plume et jura de renoncer à un avenir où il avait rêvé couronnes, et qui ne lui apportait que d'amères déceptions. A cette place de percepteur pour son fils. Frédéric s'empressa de lever avec ses couronnes, et de ses émules eux-mêmes, mais accompagné de ses regrets de son vieux père, qui ne se sentait pas de joie d'avoir ses bénédictions de son vieux père, qui ne se sentait pas de joie d'avoir M. Singerman, dans les rêves de son amour paternel, n'avait jamais se galonner un gendre d'un rang aussi élevé que celui d'un grand Conservatoire impérial de musique. Dès que Frédéric eut formulé les premiers mots de sa demande en mariage, il attira le jeune virgine dans ses bras, et le nomma son fils.

« Reçois de ma main celle que tu aimes, lui dit le vieux musicien d'une voix émue, c'est la première récompense de ton beau talent; elle vaut mieux que celle qui t'a été si mal à propos refusée. Reçois-la, continua-t-il en montrant sa carrière à son exaltation d'artiste, comme un gage des succès qui t'attendent; car on ne peut tromper sa destinée; les rossignols chantent par instinct. Dieu ne veut pas qu'on méseuse de ses dons, et le plus grand de ceux qu'il peut faire à l'homme, c'est le génie. Retourne à Paris; sois sous-chef, puisqu'on le veut; laisse brûler ta lampe sous le bois; l'heure n'en viendra pas moins où elle sera appelée à briller de l'éclat qui lui convient. »

Les prédictions du vieux musicien ne tardèrent pas à s'accomplir. Frédéric, après avoir épousé sa chère Pauline, revint à Paris, où il remplit son emploi en conscience. Mais son talent avait grandi dans le silence et la méditation; son génie coulait à pleins bords. Il fit un petit opéra qui eut un succès colossal, et qu'il signa du nom de sa mère. Ce fut sous ce même nom que le jeune musicien amateur enrichit la scène française de plusieurs chefs-d'œuvre dont le succès populaire l'arracha enfin à son poste des finances, qu'il échangea, en 1815, contre une pension sur la cassette royale. M. Henrion, sous ce pseudonyme dont la publicité ne nous appartient pas, est devenu l'une des gloires encore existantes de notre école, et se plaît à faire à sa Pauline, toujours aimée, l'hommage de ses triomphes dans une carrière que le dépit lui avait fait abandonner, et où l'amour l'a si heureusement ramené.

STÉPHEN DE LA MADELEINE,  
(L'Artiste.)

**Études d'Histoire naturelle.**

**LES DEUX AMIS DES PYRÉNÉES.**

**Les Pyrénées. (Vallée de Gavarnie.)**

Il y a dans les Pyrénées un sentier qui commence dans la partie opposée à la grande cascade de Gavarnie, et qui mène au pied de la muraille du Marboré. Ce sentier, que fréquentent seuls un très petit nombre de touristes, beaucoup de contrebandiers et quelques gardes de troupeaux, n'est pas sans périls. Il faut, pour l'aborder, de la présence d'esprit et de la prestesse, car il s'agit de gravir des roches perpendiculaires et des blocs de glace perfidement recouverts de neige. Vient après cela une espèce de ravin dans le roc nu et déchiqueté : voilà la route !

On s'élève d'abord, avec une grande fatigue, en s'aidant des mains autant que des pieds, jusqu'à la hauteur d'où les torrens tombent dans le cirque; on suit après cela un mur de rochers, prolongement fantastique du Marboré. Alors se trouvent les pâturages qu'on nomme *Malhada de Serrodas*. Ordinairement, de loin à loin, des bergers abrités sous les rochers tiennent de l'œil leurs troupeaux éparpillés devant eux, et, sans se lever, crient à leurs chiens les ordres que nécessitent les capricieuses évolutions des chèvres.

C'est là que passait sa vie Jean, petit berger orphelin qui ne descendait guère de ces lieux sauvages. Il s'était ménagé, dans une grotte, un lit de mousse, et toutes les semaines on lui apportait les provisions nécessaires, c'est-à-dire un pain noir et quelques fromages. Quoiqu'il ne comptât que quinze ans, il y en avait déjà quatre qu'il faisait ce rude métier, auquel tout autre eût succombé, et qui, pour lui, était presque d'un bonheur. Dormir sur la dure, lutter avec les privations, supporter le froid, garder son troupeau et le défendre contre les loups, était un jeu pour lui. Sans autres armes qu'un bâton noueux, déjà, plus d'une fois, il avait vaincu de ces dangereux brigands : il ne venait jamais à Saint-Sauveur sans rapporter quelque peau de loup.

Un jour, la bise soufflait avec vivacité; le froid pinçait les mains et les pieds de Jean, quoiqu'il se fût réfugié dans sa grotte; blotti au plus profond de son lit de mousse, il ne pouvait s'endormir, malgré le bruit des

torrens qui murmuraient à ses pieds. Les chèvres se tenaient serrées les unes contre les autres : les deux chiens, à l'abri sous leur puissante fourrure, allaient et venaient sur la neige qui commençait à tomber, lorsque tout à coup l'un d'eux dressa les oreilles et se mit à courir, de toute la vitesse de ses robustes pattes, vers une extrémité de la plaine. Jean entendit, quelques minutes après, un hurlement et un aboiement, puis des cris confus; il savait ce que cela voulait dire, prit son bâton noueux et courut rejoindre le chien. Il le trouva aux prises avec une énorme louve. Celle-ci, le poil hérissé, la gueule sanglante, et acculée devant un rocher, se défendait contre les attaques de son redoutable agresseur. Un louveteau, blessé d'abord sans doute par le chien, gisait sur l'herbe. Jean, par un mouvement lesté et adroit, saisit le louveteau, qui se débattit et chercha à le mordre. La pauvre mère, éperdue, s'élança au secours de son petit. Cet acte de dévouement lui fut fatal, car le chien se jeta sur elle par derrière, et d'un terrible coup de gueule lui cassa les reins. Elle tomba en rugissant. Une seconde morsure l'étrangla. Jean revint dans sa grotte avec le louveteau, tandis que le chien vainqueur rapportait sa proie sanglante en la traînant sur la neige.

Le louveteau avait reçu à la cuisse une blessure profonde, qui rendait peu efficaces les efforts qu'il faisait pour se dérober aux étreintes du berger. Il finit même par reconnaître l'inutilité de sa colère; comme il arrive à presque tous les animaux, il tomba dans la sombre résignation du condamné à mort, qui se laisse faire par le bourreau. Jean se demanda s'il ne fallait point prendre la petite bête féroce par les pattes de derrière et lui briser la tête contre un rocher. Mais, soit fantaisie, soit pitié, il revint à des sentimens moins cruels, s'assit sur son lit de mousse, pansa du mieux qu'il put la blessure du loup et s'endormit en le tenant dans ses bras.

Le louveteau resta malade et languissant pendant quelques semaines. Il ne touchait que du bout des lèvres au laitage que lui donnait Jean, et il ne fallut rien moins que des filets levés sur le râble d'un agneau mort pour le remettre en appétit. Quand il commença à se lever, à marcher et à montrer quelque vivacité, son maître l'attacha par une corde à un plateau enfoncé au pied de la grotte. Mais il vit la pauvre bête si triste, qu'il renonça à ces précautions et le débarrassa du lien. Le louveteau, délivré, témoigna sa joie par des bonds, vint lécher les mains de Jean et alla se promener effrontément entre les deux gros chiens, dont le poil se hérissa, et qui lui jetèrent un regard de travers. Il n'en perdit rien cependant de son audacieuse familiarité, ne prit point garde à leur mauvais vouloir, et vint, comme pour mieux les narguer encore, se coucher entre les deux jambes de leur maître.

Peu à peu cependant l'harmonie se rétablit entre les trois quadrupèdes; et prit même le caractère d'une tendre amitié. Pierrot, c'est ainsi que Jean avait baptisé le loup, se mit à garder les troupeaux comme aurait pu le faire le plus habile de ses deux collègues. Seulement il mordait un peu plus fort qu'eux et semblait avoir un penchant prononcé pour les actes de sévérité. Mais, du reste, vigilant, incorruptible, actif, jamais il ne se permit de commettre la plus légère infraction à la discipline, et il devint, à juste titre, le favori de Jean. Jean le caressait, le baisait, le bichonnait, à juste faisait jamais un pas sans lui. Pierrot suivait gravement son maître, ne se pas devant lui; il attachait sur le pâtre ses regards brûlants, et dans une tendresse passionnée. Si Jean, distrait, ne prenait point garde au loup, celui-ci s'inquiétait, faisait entendre une sorte de murmure plaintif et venait pousser de son gros museau la main indifférente de son maître. Mais cette main caressait-elle l'épaisse fourrure de Pierrot, alors il penchait la tête, un mouvement de joie convulsive agitait tous ses membres, et il exprimait son bonheur par les témoignages les plus passionnés.

Le pâtre et le louveteau vécurent ainsi deux ans dans les montagnes sans se quitter. Ce temps écoulé, un oncle qu'avait Jean à Paris, et qui s'était gagné une petite fortune, écrivit au jeune garçon qu'il vint le rejoindre. Jean se sentit comme Gauguin agantua à la mort de sa femme Caudebec, triste et joyeux, et ne sachant s'il devait se réjouir ou s'affliger de faire fortune et de quitter son troupeau. Tandis qu'on lui lisait la lettre de son oncle, qu'on lui montrait les beaux écus trébuchans qu'il lui envoyait pour faire la route, Jean regardait avec angoisse ses deux chiens et son louveteau. Enfin il sentit de grosses larmes rouler dans ses yeux, et il alla embrasser ses deux chiens, qui le regardaient avec une surprise pleine de désolation, sans rien comprendre à cette scène, sinon que leur maître était affligé. Quand il eut fait ces pénibles adieux, Jean siffla Pierrot, recommanda encore une fois ses chiens au berger qui lui succédait et partit.

Les chiens le suivirent d'abord des yeux avec inquiétude. Ils s'étonnaient qu'il s'éloignât sans les avoir à sa suite; mais quand ils le virent descendre dans le ravin, ils accoururent le rejoindre et témoignèrent leur jalousie de ce que, pour la première fois sans eux, il entreprenait une course avec Pierrot.

— Si vous étiez à moi, pauvres chiens, dit Jean, dont les larmes coulaient plus abondamment que jamais, je ne vous abandonnerais point ainsi, et nous partirions tous les quatre ensemble. Mais vous ne m'appartenez pas, tandis que Pierrot est mon bien. Adieu ! adieu ! adieu !... pour toujours peut-être.

Il les baisa de nouveau et leur fit signe de rejoindre le troupeau. Ils obéirent, la tête basse et la queue entre les jambes.

— A l'ons, Pierrot, en route, et vivement ! dit le berger.



Pierrot, qui semblait comprendre ce qui se passait dans le cœur de son maître, prit avec gaité les devans.

Il est inutile de le dire, Jean ne songea pas à prendre la diligence pour se rendre à Paris; l'idée ne lui en vint même pas. Si elle lui était venue, il l'eût rejetée comme ridicule. Il se mit en route avec Pierrot, et tous les deux firent le voyage en montagnards habitués à regarder la fatigue comme un plaisir. Vers la nuit tombante, ils entraient dans quelque pauvre auberge ou bien demandaient l'hospitalité à un fermier; car un peu de paille fraîche, à l'abri d'un toit et dans une étable fermée de portes, réunissait pour eux un bien-être sans exemple. Pierrot s'étendait à terre pour servir d'oreiller à son maître; ils s'endormaient profondément, et le lendemain matin, au point du jour, on voyait se remettre en route le pâtre et son gros chien; car il ne venait à l'idée de personne que le compagnon du jeune homme fût un loup.

Après un mois de voyage, ils arrivèrent tous les deux à Paris, rue des Cinq-Diamans, chez l'oncle de Jean. Cet oncle était devenu un marchand de cartes à jouer; il demeurait au sixième étage de cette rue, la plus étroite de Paris; son appartement se composait de trois petites pièces. Je vous laisse à penser combien peu se trouvaient à l'aise, dans ce taudis, Jean et Pierrot, qui avaient commencé à ne plus bien respirer avant même de passer la barrière.

L'oncle de Jean était un montagnard passé à l'état complet de marchand parisien par une habitude de cinquante ans. Il commençait à se sentir trop vieux pour rogner lui-même ses cartes, et il avait pensé que les bras robustes d'un berger de dix-huit ans feraient, mieux et à meilleur compte, cette besogne que les mains débiles d'un apprenti du Marais. C'est ce qui lui avait inspiré un tardif retour de souvenir et de tendresse pour son neveu.

— Hé! Jean, dit-il en patois des montagnes, après avoir embrassé son neveu, que comptes-tu faire ici de ce gros chien, qui mange, j'en suis sûr, deux livres de pain, et qui est grand comme un ânon?

— L'ânon, reprit en riant le berger, mangerait bien deux livres de viande avec les deux livres de pain; car ce n'est pas un chien, mais un loup.

— Un loup! s'écria le marchand de cartes en se reculant avec terreur. Un loup! tu m'amènes un loup chez moi?

— Il ne faut rien en craindre, il est doux comme un mouton.

— Avec toi peut-être!... mais avec ceux qu'il ne connaît pas? Et puis il ne faut qu'un mauvais moment de caprice pour amener un malheur. Je ne veux pas qu'il reste chez moi.

— Et que voulez-vous que je devienne sans Pierrot? fit le pauvre berger dont les yeux s'emplirent de larmes; je n'ai que lui d'ami au monde.

— Tu auras maintenant ton oncle? Un chrétien vaut bien une bête... Mais qu'allons-nous faire de ce damné loup? Il faut le conduire au Jardin-des-Plantes, nous l'y vendrons.

— Vendre Pierrot! vendre un ami! J'aimerais mieux mourir. Je le donnerai!... et encore... Oh! pourquoi m'avez-vous fait quitter les montagnes?

— Ton loup sera logé et nourri comme un roi au Jardin-des-Plantes: c'est un palais pour les bêtes. Allons, viens avec moi et tu verras.

Jean, le cœur gros, et en compagnie de son oncle qui marchait de l'autre côté de la rue tant Pierrot lui faisait de peur, se dirigea vers le Jardin-des-Plantes, dont le fabricant de cartes lui montra le chemin. Pierrot suivait son maître pas à pas, et regardait autour de lui avec surprise, tout étonné de marcher sur des pavés fangeux et au milieu d'une double rangée de maisons.

Ce fut à M. Frédéric Cuvier que l'on adressa Pierrot et ceux qui l'accompagnaient. Jamais le naturaliste n'avait vu un loup de cette taille et de cette force. Il le conduisit lui-même dans les galeries des bêtes féroces et fit ouvrir une cage. En voyant cette prison destinée à Pierrot, Jean se mit à pleurer. Pierrot recula et regarda son maître.

— Il le faut, mon ami, il le faut! dit en sanglottant le berger.

Et il fit un signe.

Le loup obéit tristement et sauta dans la cage. Aussitôt la porte se ferma derrière lui avec fracas. A ce bruit, le prisonnier jeta un hurlement qui fit tressaillir tout le monde, excepté Jean. Il se ruâ sur les barreaux, il les mordit avec rage de ses dents blanches, il les ébranla à les briser; mais tout ce courroux s'apaisa à une parole de Jean.

— Il faut te résigner, Pierrot! lui dit-il, il le faut! sois sage. Je reviendrai te voir.

Et il s'éloigna en pleurant à sanglots.

Le dimanche suivant, il revint en effet voir le loup. Le loup avait refusé toute nourriture; il gisait là, demi-mort.

Au bruit des pas de Jean, il releva sa tête languissante; il se traîna contre la grille; il poussa de petits cris plaintifs, et les gardiens eux-mêmes, gens de nature peu pitoyable, se sentirent émus des témoignages de tendresse qu'il prodigua au berger. Celui-ci obtint qu'on lui ouvrît la cage, entra, s'assit, plaça la tête de Pierrot sur ses genoux et lui présenta la nourriture, que le loup avait obstinément refusée jusque-là. La pauvre bête obéit, mangea un peu et se mit à caresser son ancien maître. Quand il fallut se séparer, un désespoir égal éclata de nouveau entre les deux amis, et Jean rentra malade chez son oncle.

Ce ne fut d'abord qu'une indisposition sans gravité apparente; mais le manque d'air et de mouvement l'aggravèrent. Peu à peu, une langueur

profonde abattit les forces de Jean; son regard perdit sa vivacité; ses bras s'énervèrent, une toue aiguë siffla dans sa poitrine; la fièvre se déclara. Le marchand de cartes et sa femme ne prirent point d'abord la chose au sérieux, car Jean remplissait sa besogne comme d'ordinaire; mais un matin, il ne put quitter son grabat. Un médecin fut appelé, et on transporta le malade à l'Hôtel-Dieu. Il y resta dix-huit mois entre la vie et la mort. Deux fois il entra en convalescence et deux fois de graves rechutes le jetèrent dans un état désespéré. Enfin sa jeunesse et sa puissante constitution triomphèrent de la maladie, et il put sortir de l'hospice dans un état de guérison à peu près satisfaisant. Sa première visite fut pour Pierrot.

Pierrot s'était peu à peu accoutumé à la captivité; attaché à ses gardiens, il paraissait avoir oublié ses affections passées, lorsque tout à coup il entendit, parmi les spectateurs qui se pressaient autour de la cage, une voix prononcer le nom de Pierrot. Aussitôt il jeta un cri de joie, se mit à sauta, cabriola, s'agita, ébranla sa cage, et ne cessa qu'après avoir vu Jean entrer dans l'intérieur de la galerie. D'abord, ils s'embrassèrent à travers les barreaux; puis on leur permit, comme naguère, de se réunir. Je vous laisse à penser leur joie et leur bonheur!

Mais, hélas! il fallut encore se quitter. Pendant plusieurs mois, Pierrot, sombre et taciturne, chercha parmi la foule s'il n'apercevait pas au pays. Ses prières n'avaient pu obtenir qu'on lui rendît le loup! Il lui avait fallu partir seul. Combien de fois, en parcourant ses chères montagnes, en gardant ses troupeaux d'autrefois, en gravissant les rois du Marboré, il sentit ses yeux s'emplier de larmes au souvenir de Pierrot! Combien de fois il se maudit d'avoir entrepris le fatal voyage de Paris, qui lui avait valu tant de souffrances et qui surtout l'avait séparé de son meilleur, de son unique ami!

Cependant il revint à Paris trois ans après avoir quitté cette ville si fatale! Ce fut pour recueillir l'héritage de son oncle et de sa tante, morts presque subitement tous les deux. La première visite de Jean fut pour le notaire, qui lui remit quinze mille francs; la seconde pour le Jardin-des-Plantes.

Il arriva le soir, et on lui apprit d'abord que le loup, après l'avoir pleuré long-temps, s'était enfin consolé: il avait pris en grande amitié un petit chien qu'on lui avait donné pour compagnon. Ensuite on mena Jean dans la ménagerie; les volets étaient fermés, la nuit régnait partout.

« Les yeux du loup, dit M. Frédéric Cuvier, dans son *Histoire des Mammifères*, ne pouvaient le servir; mais la voix de son maître chéri ne s'était pas effacée de sa mémoire... Dès qu'il l'entend, il le reconnaît, lui répond par des cris qui annoncent des désirs impatients, et aussitôt que l'obstacle qui les sépare est levé, les cris redoublent: l'animal se précipite par les deux pieds de devant sur les épaules de celui qu'il aime si vivement, lui passe sa langue sur toutes les parties du visage et menace de ses dents ses propres gardiens, qui n'osent s'approcher, et auxquels, un moment auparavant, il donnait des marques d'affection. Une telle jouissance, n'ayant pas eu le temps de s'épuiser, devait amener une peine cruelle. Il fut nécessaire de les séparer encore. Aussi après cet instant pénible le loup, triste, immobile, refusa toute nourriture et maigrit, ses poils se hérissèrent comme ceux de tous les animaux malades. Au bout de huit jours il était méconnaissable, et nous eûmes long-temps la crainte de le perdre; sa santé s'est heureusement rétablie, il a repris son embonpoint et son brillant pelage. Ses gardiens peuvent de nouveau l'approcher; mais il ne souffre les caresses d'aucune autre personne. »

Jean est retourné dans ses montagnes dans lesquelles il s'est marié. Au milieu de ses enfans, près de sa femme, il ne garde plus de Pierrot qu'un faible souvenir, et il aime à raconter à ses fils, le soir, devant l'âtre, l'histoire du fidèle Pierrot. Il ne sait pas que le loup a fini par succomber aux ennuis de la captivité, et qu'il figure à cette heure, fort proprement bourré, dans la galerie d'histoire naturelle, avec cette étiquette latine sur la planche qui le supporte:

*Canis lycaon.* — Loup noir d'Europe (1).

S. HENRI BERTHOUD.  
(Musée des Familles.)

### LE CHEMIN DE FER.

Parti de Manchester, la ville des fabriques,  
Des obélisques noirs et des maisons de briques,  
Bouillonnante cité, chaudière de l'enfer,  
J'allais à Birmingham par le chemin de fer.

(1) Le loup noir, qui, de même que le loup ordinaire, *lupus canis*, se trouve dans nos climats, mais en beaucoup moins grand nombre, n'est qu'une variété de la race typique. D'un noir profond partout le corps, il ne porte de marques blanches qu'à l'extrémité du museau et au milieu de la poitrine. Les naturalistes dépeignent les mœurs de ces animaux comme fort cruelles; le fait est qu'on les connaît fort peu, qu'on n'a pu les étudier que dans la captivité. L'histoire que l'on vient de lire, vraie dans tous ses détails, montre que le loup est susceptible, comme tous les animaux mis en contact social avec l'homme, de tendresse et de mœurs douces. En général, on se défie trop de la férocité de ces animaux.



« En six heures, me dit un Anglais débonnaire,  
 » Nous serons arrivés, c'est le train ordinaire.  
 » Cet oracle jamais ne peut être trompeur.  
 » Le vent est un podagre auprès de la vapeur;  
 » Et dès que le wagon a franchi la barrière,  
 » Malgré tous ses efforts, le vent reste en arrière.  
 » N'allez pas regarder, par les stores ouverts,  
 » Les montagnes, les bois, les ruisseaux, les prés verts;  
 » Gardez-vous bien de voir, en dehors des portières,  
 » Disparaître, d'un bond, des collines entières,  
 » Car vos yeux s'useraient à la lime du vent,  
 » Et vous seriez peut-être aveugle en arrivant. »

Nous partons, mais au pas; la machine est rétive.  
 Sous l'éperon du feu le conducteur l'active;  
 Elle prend un galop léger, et nous allons  
 Assez tranquillement par bois et par vallons.  
 On se plaignait tout bas d'une allure si lente;  
 Chacun pouvait compter les feuilles d'une plante,  
 Et croquer à loisir, sur un petit tableau,  
 Le narcisse et l'iris, penchés au bord de l'eau.  
 « Ceci, dis-je à l'Anglais, me paraît fort étrange;  
 Le Vésuve attelé sans doute se dérange. »  
 Il sourit. « Attendez encor quelques instans,  
 Vous allez fendre l'air, me répond-il. — J'attends. »

Nous reprîmes le pas. Un piéton d'Angleterre  
 Marchait à nos côtés sur la route de terre.  
 Il avait un ami dans le wagon. Leurs mains  
 Se serrèrent bientôt entre les deux chemins.  
 « Quoi de nouveau ? dit l'un. — Eh mon Dieu ! pas grand'chose :  
 A nommer un tory Liverpool se dispose.  
 Je vais voter. — Sais-tu ce qu'on dit de Chester ?  
 Est-ce encore un tory ? — Sans doute. — A Manchester,  
 Nous sommes sûrs d'un wigh réformiste. — Il se nomme ?  
 — Thompson. — Je le connais. — Vieillard vert. — Un digne homme !  
 Il a fait un discours cette nuit. — Que dit-on  
 De Birmingham ? — On dit qu'on nomme Stappleton.  
 — Impossible ! un tory ! — C'est un tory fort riche,  
 Qui connaît bien son jeu, joue à merveille, et triche;  
 Il a fait des placards de dix pieds de hauteur,  
 Et deux discours fort beaux dont il n'est pas l'auteur.  
 — Le wagon est bien lent aujourd'hui. — J'imagine  
 Que Stappleton le riche a payé la machine;  
 Car depuis Manchester elle n'a pas fumé.  
 On arrivera tard, le poll sera fermé. »

C'est ainsi que causaient deux amis d'Angleterre,  
 L'un au chemin de fer, l'autre au chemin de terre.

On arrive à Hartford. C'est un relais; il faut  
 Du Vésuve en retard constater le défaut.  
 Trois experts sont mandés : on fait une consulte.  
 Alors les voyageurs descendent en tumulte;  
 Tous, pour marcher à pied, désertent les wagons;  
 Nous battons la campagne et nous extravagons.  
 Quel monde ! on aurait cru voir une caravane.  
 On cause en cheminant, on fume le havane;  
 On lance une épigramme au pilote confus;  
 On s'assoit, pour dormir, sous des hêtres touffus.  
 L'heure s'envole : enfin, l'écho de la prairie  
 Nous rappelle aux wagons : la machine est guérie.  
 En route ! cette fois, on va plus lentement;  
 Le convoi paresseux fait halte à tout moment,  
 Et chaque pèlerin, remettant pied à terre,  
 Chante, comme à Feydeau : *Quel est donc ce mystère ?*  
 Par bonheur, la journée est fort belle; l'été  
 Reluit sur le gazon dans toute sa gaité.  
 Le doux zéphir anglais réjouissait nos ames.  
 Nous suivîmes la rive, et nous herborisâmes.  
 Les savans du pays me consultèrent, car  
 J'ai pris quelques leçons de maître Alphonse Karr;  
 Et je vis sur la mousse et sur la terre glaise  
 Poindre des fleurs d'été qu'omit la Flore anglaise,  
 L'œillet hermaphrodite aux amours clandestins,  
 Et des roses d'un jour qui vivent deux matins.  
 Pendant que je classais un douteux sycamore,  
 On signala de loin le clocher de Witmore.  
 Ah ! nous sommes sauvés ! c'est l'étable, dit-on,  
 Garnie à tous ses murs de chevaux de Fulton.

En effet, en mettant le pied dans ce village,  
 Nous vîmes de volcans un nombreux attelage :  
 Cent machines de feu s'alignaient sur deux rangs.  
 Hélas ! elles portaient des noms peu rassurans.  
 Le spectre de Banco leur donna le baptême :  
 Leurs noms du ciel vengeur provoquent l'anathème.  
 Dites, comme il est doux, sur un chemin de fer,  
 D'avoir pour remorqueurs, *Ixion, Lucifer,*  
*Pluton, Etna, Titan, Phaluris, Solfatare,*  
*Comète, Météore, Erostrate et Tartare,*  
 Répertoire complet de ces noms odieux  
 Qui suscitaient jadis la colère des Dieux !  
 Le cocher, ignorant les choses sibyllines,  
 Attela le *Tartare* au timon des berlins;  
 Cheval d'enfer ! on part, et bientôt on eût dit  
 Que le sol s'indignait sous le wagon maudit :

Tout se teignit de noir ; le soleil, au passage,  
 Prit un lambeau de nue et voilà son visage ;  
 Les troupeaux qui paissaient aux rives du canal  
 S'épouvantaient à voir le moteur infernal,  
 Et le bœuf de Delille, abandonnant son herbe,  
 Oublia la génisse au front large et superbe.  
 La roue et ses écrous sourdement ont chanté  
 Comme au voyage affreux que Lewis a conté,  
 Quand son jeune héros, bravant minuit qui sonne,  
 Presse les bras flétris de la sanglante Nonne.  
 Hélas ! chez les Anglais, peuple de nécromans,  
 L'histoire se fait fable, et ressemble aux romans.  
 Résignons-nous ! Déjà, du haut de la berline,  
 On découvre Stafford, assis sur sa colline ;  
 C'est un château charmant comme un nid de vautours ;  
 Il allonge ses pieds, en forme de deux tours,  
 Sur un large escabeau pétri de roche dure,  
 Et met, sur son donjon, un casque de verdure.  
 Nous charmons nos loisirs avec ce château fort ;  
 On s'entretient long-temps des comtes de Stafford ;  
 En passant en wagon devant lui, c'est l'usage,  
 Dit-on, de dessiner ce joli paysage,  
 Walter Scott l'a dépeint en deux in-octavo ;  
 Chacun, pour son album, veut un dessin nouveau,  
 Avec de l'aquarelle ou de l'encre de Chine.  
 Tout à coup, brusquement s'arrête la machine ;  
 Le conducteur descend du Tartare au repos,  
 Et la paix des jardins est rendue aux troupeaux.

Quelques heures encore d'attente, que l'on passe  
 A voir courir l'oiseau, sans vapeur, dans l'espace ;  
 A regarder venir un indolent piéton  
 Qui doit parler demain dans un club de Hampton,  
 Honnête campagnard, très sobre de langage,  
 En costume de bal, et n'ayant pour bagage  
 Que le *Morning-Chronicle*, où l'anglaise Clio  
 Fait l'histoire du monde en simple in-folio.  
 Tant que le conducteur, sous le lointain mélèze,  
 D'un nouveau passager voit poindre l'ombre anglaise,  
 Sourd aux cris des wagons, il pose et ne part pas.  
 Enfin, nous repartons, toujours du même pas ;  
 La machine se fond en sueur, elle pleure,  
 Elle fait, l'indolente, un quart de mille à l'heure.  
 Le voyageur s'insurge, il demande à grands cris  
 Le rappel des chevaux, injustement proscrits.  
 Sur le gazon voisin, des familles entières  
 Sautent nonchalamment, en ouvrant les portières ;  
 On proteste, on rédige un acte solennel  
 Qui sera soutenu par la voix d'O'Connell !  
 Le conducteur alors (insoluble mystère !)  
 Descend du haut cylindre où fume le cratère ;  
 Il agite l'anneau qui marie au timon  
 Les ressorts enfumés du vapoureux démon.  
 Aussitôt un grand bruit à nos oreilles tinte ;  
 Quel souffle a rallumé cette existence éteinte ?  
 Libre de ses wagons, la machine roulait  
 Comme un canon qui veut ressaisir son boulet ;  
 Et tous la regardaient, vers l'horizon immense,  
 Courir comme un lutin affligé de démence ;  
 Et nous fûmes ainsi laissés dans nos caissons,  
 Sur un terrain désert, comme des Robinsons.

C'est alors qu'il fallut se faire philosophe !  
 Ainsi que les Troyens, après leur catastrophe,  
 Les pauvres voyageurs, tristes, silencieux,  
 Promenaient leurs regards de la campagne aux cieus ;  
 Les vieillards du convoi formèrent un prétoire ;  
 Le conducteur subit un interrogatoire ;  
 Mais il resta muet : tout le temps du procès,  
 Il se tut ; on eût dit qu'on lui parlait français.  
 Cependant, il partit, vers le soir, d'un pas ferme,  
 Demandant des chevaux à tout valet de ferme.  
 Il en ramena trois, tous trois non oublieux  
 Des affronts qu'ils avaient reçus aux mêmes lieux,  
 Le jour que la vapeur offrit en holocauste  
 L'inutile cheval, sur l'autel de la poste.  
 Je les vis arriver, mornes et soucieux,  
 Lançant à chaque pas un œil oblique aux cieus,  
 Accusant les mortels de leur ingratitude,  
 Et les humiliant par leur noble attitude.  
 Au timon, ils songeaient à cet affront vivant ;  
 D'un pas de somnambule ils cheminaient, rêvant,  
 Et s'arrêtaient parfois, pour réfléchir sans doute  
 Au motif clandestin qui leur rendait la route.  
 C'était dans les grands jours de la belle saison ;  
 Je voyais Birmingham monter à l'horizon,  
 Et Town-Hall, l'édifice aux portiques d'Athènes,  
 Noyant son fronton pur dans les vapeurs lointaines.  
 La famine tomba dans nos wagons ; les dents,  
 Conduites par la faim, rongeaient les cuirs ardens ;  
 Puis, après ce repas, ouvertes sous le store,  
 Les bouches buvaient l'air, l'air du soir qui restaure ;  
 Et pour dessert un wigh nous raconta comment  
 Elisabeth punit son infidèle amant.  
 Birmingham, nous voyant naufragés sur l'arène,  
 Vint au-devant de nous comme une bonne reine ;  
 Si la cité n'eût pas reconnu ses amis,  
 Tout le convoi mourait devant les champs promis.



Alors, notre cocher, fidèle à sa consigne,  
Nous conduisit, à jeun, à l'auberge du Cygne,  
Où le maître, électeur, nous offrit pour festin  
Un nom de député dans l'urne du scrutin.

MÉRY.  
(France littéraire.)

### LES DEUX COUPS DE SABRE.

Aujourd'hui que le monde est en paix avec le monde, moins Abd-el-Kader qui, le Koran à la main, retient encore autour de lui ses tribus errantes et à demi-vaincues, nous feuilletons notre gloire passée, et les jeunes officiers d'autrefois, aujourd'hui vétérans, trouvent toujours une histoire nouvelle à conter. Les *Victoires et conquêtes*, les *éphémérides*, les *mémoires*, les mille recueils publiés depuis 1815 n'ont pas tout dit : il y a toujours quelques faits à ajouter à l'Iliade incomplète de nos guerres. En 1806, dans cette campagne qui commença par la journée extraordinaire d'Iéna, et que les vaincus ont appelée d'Auerstœdt, parce que le roi de Prusse avait son quartier-général dans ce village, les avantages de l'armée française furent si rapides qu'on dirait que la monarchie prussienne est prise en courant ; on fait la chasse aux généraux prussiens, les fortresses ouvrent leurs portes aux premières sommations, et des divisions entières mettent bas les armes au premier commandement que leur adresse un général français. Depuis le 14 octobre, en effet, époque précise de la bataille, jusqu'à la fin de novembre, chaque jour est marqué par un succès nouveau ; tous les généraux y contribuèrent, tous ont leur jour de victoire dans cette campagne : Murat, Bernadotte, Soult, Davoust, Milhaud, Mortier et Lasalle se distinguèrent particulièrement.

A Passwalk, à trois lieues de Stettin, le général Milhaud, avec seize cents chevaux, fit rendre les armes à une colonne de cinq mille Prussiens. Le même jour (29 octobre), le général Lasalle, à la tête de douze cents hussards, fit capituler Stettin, place très forte de l'Oder et capitale de la Poméranie prussienne. On y prend cinq mille hommes, cent cinquante canonnettes d'immenses magasins. Tous ces désastres, dus à la valeur française, humiliaient la Prusse, qui n'y voyait qu'une preuve de l'impéritie de ses généraux. Les Prussiens, fiers du grand Frédéric, ne pouvaient pas comprendre qu'il fût descendu tout entier dans le tombeau, et que ce grand homme roi, général et ministre, eût laissé la monarchie tout-à-fait veuve. Ils comptaient sur le duc de Brunswick, vieillard de soixante-douze ans, qui s'était acquis un peu de gloire dans la guerre de sept ans et qui, en 1792, ne se distingua que par un manifeste aussi insolent que ridicule. Ils comptaient sur les généraux Moellendorf et Kalkreuth, guerriers déjà célèbres. Tout leur manqua à la fois. Cependant cette garnison de Stettin, prisonnière de douze cents hommes, frémissait de rage, et quand elle passa désarmée devant les Français pour évacuer la place, il y eut entre elle et les vainqueurs plus d'un de ces regards de haine et de mépris auxquels les militaires ne se trompent pas.

— Si j'étais libre, dit un des prisonniers à l'oreille d'un sous-lieutenant de hussards, en passant auprès de lui, je vous ferais voir ce que vaut un officier prussien.

— Ce serait un peu tard, répondit négligemment le Français ; dans tous les cas, combien contre un ?

— Combien ! dit le prisonnier en frémissant de rage.

— Vous voyez, monsieur, reprit avec politesse le Français, que nous sommes ici douze cents contre cinq mille, c'est un peu plus de quatre Prussiens pour un Français.

— Cinq, dix, cent contre moi quand vous le voudrez.

— Dieu nous en garde ! dit le Français, qui respecta cet orgueil national quelque exagéré qu'il fût. A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Le baron de Kœnis.

— Eh bien ! monsieur le baron, si vous tenez à ce que j'aie l'honneur de vous rencontrer, je suis à vos ordres.

Cette conversation avait lieu devant les remparts de Stettin et à cinquante pas du général Lasalle qui, à cheval au milieu de son état-major, assistait au départ des prisonniers. Quoique le général ne pût pas entendre un seul des mots échangés entre son sous-lieutenant et le baron de Kœnis, il se douta bien que l'entretien n'était pas amical, et il prit le galop pour mettre fin à une discussion aussi contraire à la discipline que fâcheuse dans la position respective des vainqueurs et des vaincus. Le Prussien n'eut que le temps de dire :

— Puisque vous le voulez bien, monsieur, demain, à une lieue de la ville, sur la rive droite, en aval de l'Oder.

Et il reprit son rang dans la colonne qui s'éloignait.

— Que vous disait ce Prussien ? lieutenant Cranier, demanda Lasalle, en arrêtant son cheval devant le jeune officier.

— Rien, mon général, un échange de pipes.

— A la bonne heure, dit le général, et que tout cela n'aille pas plus loin.

Il s'éloigna en réprimant un sourire, et comme un homme qui n'entre pas dans plus d'explications, parce que d'un côté, il n'a pas la force de gronder un jeune officier un peu mauvaise tête, et de l'autre, parce qu'il prend en pitié la bravoure de soldats paralysés par l'impéritie de leurs généraux.

Le lendemain à huit heures, le sous-lieutenant Granier se présenta à

cheval à la porte de la ville et, prétextant un ordre du général, il fit lever le pont-levis et courut sur la rive de l'Oder, à la rencontre de son adversaire. On était, comme nous l'avons dit, dans les derniers jours d'octobre ; le gazon flétri avait disparu sous une épaisse couche de neige et le vent orageux de l'hiver sifflait dans les sapins et les peupliers qui suivent le cours du fleuve. Granier, enveloppé dans son manteau, pressait sa jument limousine, et l'Oder roulait des glaçons avec un bruit monotone. Quand il eut fait à peu près une lieue, le sous-lieutenant arriva dans un endroit où les ifs sauvages et les cyprès s'arrondissaient et formaient un rideau si épais qu'ils cachaient Stettin et la campagne des environs : on s'y pouvait croire isolé, et Granier s'arrêta, comme si un instinct particulier lui eût dit que c'était l'endroit le plus favorable pour la rencontre. Sa jument avait à peine, en effet, repris haleine, qu'il entendit le galop d'un cheval et qu'il vit arriver à lui une espèce de paysan militaire. C'était le baron.

— Je vous ai fait attendre, dit-il, en se dépouillant du sarrau qui le couvrait et en laissant voir son uniforme.

— En aucune manière, dit Granier ; j'avoue cependant que je craignais de n'avoir pas l'honneur de vous voir, non que je misse en doute votre bonne volonté ; mais vous êtes prisonnier, et il a dû vous être difficile.

— Mais non ; il faut rendre justice à vos gendarmes ; ils acceptent assez facilement notre parole ; j'espère que vous ne me ferez pas manquer à la mienne ; j'ai promis de rejoindre avant la fin du jour.

— Voulez-vous prendre du champ ? dit Granier, sans répondre à cette rodomontade.

— Du champ ! reprit le baron ; il vous convient donc de vous battre à cheval ?

— Comme il vous plaira.

— Moi, je suis à vos ordres, dit le baron.

— En avant donc ! et tirera le premier qui voudra.

— Permettez, dit le baron, tandis que Granier regardait si l'amorce de son pistolet était en bon état, je ne crois pas qu'il soit prudent de nous battre au pistolet.

— Prudent ! monsieur, s'écria le hussard.

— Oui, monsieur, les partis français battent continuellement la campagne ; vos compagnies, vos pelotons poussent leurs reconnaissances jusqu'à deux ou trois lieues environ de Stettin ; au seul bruit d'un pistolet, nous aurons sur les bras une quarantaine de hussards, et notre combat deviendra impossible. Cela vous convient-il ?

— Du tout, monsieur le baron ; vous raisonnez très juste, dit Granier, et il mit le sabre à la main.

Pour trouver un combat pareil à celui qui s'engagea entre ces deux officiers, il faut remonter aux romans de la Table-Ronde, feuilleter l'Arioste ou le Tasse, et relire les rencontres de Lancelot et de Palamède, de Roland et de Ferragus, ou de Tancrede et d'Argant. Granier et le baron de Kœnis étaient tous deux jeunes, adroits et vigoureux ; si on eût voulu cependant les comparer aux héros de la chevalerie, on aurait pu prendre Granier, d'une taille moyenne et svelte, pour un Tancrede ou pour un Roger, tandis que le fils du Nord, avec sa haute stature et ses longs bras nerveux, représentait assez bien Argant ou le géant Ferragus. Le baron montait un fort cheval mecklembourgeois, un peu lourd, mais docile à la main, et qui ne frissonnait pas de froid sous les raffales qu'envoyait l'Oder, comme la légère jument limousine de Granier. Une chose qui embellissait le baron et dont le vrai mérite n'échappa point à son adversaire, c'était le noble orgueil du pays, le saint amour de la patrie, qui lui mettait les armes à la main et qui lui faisait sacrifier volontiers sa vie, pourvu qu'il pût prouver à un homme, à un seul, que la Prusse avait encore de dignes enfans prêts à mourir pour leur mère vaincue. Les armes des combattans n'étaient pas égales : le sabre de Granier avait une légère courbure, et celui du Prussien, droit et plus long, devait donner un avantage marqué ; mais le hussard français commença le combat sans même remarquer cette différence. Il fit caracolier sa jument autour de son ennemi, qui, toujours la pointe en avant, le menaçait sans cesse et ne le perdait pas de vue. Les pieds de la jument traçaient un cercle sur la neige, et le cheval mecklembourgeois tournait sur lui-même sous la main habile de son cavalier. Quand Granier vit que cette manœuvre n'aboutissait à rien, il saisit le moment où il vit l'éperon de son adversaire s'enfoncer dans le flanc de son cheval, et il s'éloigna rapidement ; puis quand il entendit le baron galoper derrière lui, il fit volte-face et alongea un coup de pointe ; mais le baron retint fortement le mecklembourgeois, qui se courba, releva ses deux pieds de devant, et le fer qui devait atteindre le Prussien s'enfonça tout entier dans le cou de l'animal. Avant que Granier pût se dégager, M. de Kœnis asséna un coup violent à son adversaire. La pointe du sabre partagea le shako, fit une blessure à la tête, et entamant les chairs du bras, vint retomber sur la cuisse de Granier, et y fit une profonde incision. Le jeune Français lâcha la bride de sa jument, et tomba sur la neige qu'il teignit de son sang.

— Sauvez-vous, monsieur, dit-il au baron, je crois entendre s'avancer un peloton de hussards ; si vous étiez fait prisonnier une seconde fois, vous seriez fusillé sur l'heure ; votre cheval est mort ou va mourir, prenez ma jument, fuyez.

Le baron prête l'oreille, puis ayant fait quelques pas pour voir au loin, il aperçut des cavaliers qui s'avançaient vers le lieu du combat ; sûr alors



LES GUÊPES. (1)

M. de V..., au moyen de bottes à talons hauts, n'a pas bien loin de quatre pieds dix pouces.

Sa crainte perpétuelle, — comme celle de beaucoup d'hommes de petite taille, est qu'on ne le prenne pas au sérieux, — qu'on ne le compte pas pour quelque chose.

Il parle haut pour forcer l'attention, — la crainte de n'être pas aperçu lui donne un grand amour pour les couleurs éclatantes qui saisissent douloureusement l'œil, — il frappe du pied et fait du bruit en marchant, parce que du bruit ne se fait pas tout seul, et que cela prouve que c'est quelqu'un qui passe ; il porte de gros favoris noirs, et a, d'habitude, le sourcil froncé, pour se donner un air terrible qui démente à l'avance les suppositions peu respectueuses que peut faire naître l'exiguïté de sa taille ; — il ne parle que de tuer, de briser et de rompre. — Vous le rencontrez, il vient de battre un charretier, ou de *bien arranger* un gaillard de cinq pieds huit pouces, — ou de dire son fait à un spassassin.

Il vous serre la main et réunit tous ses efforts pour vous faire un peu de mal, — il déploie, pour prendre son chapeau, un appareil de vigueur suffisant pour porter une poutre. — Jamais il ne dénoue un cordon, il le brise.

Il jure chaque fois que le lieu où il se trouve peut rigoureusement le permettre ; il ouvre et ferme les portes avec violence. — A table, après le dîner, il n'acceptera jamais aucune des liqueurs douces, — le rhum est, dira-t-il, fade et écœurant, — il demandera du rack. — En un mot, il ne fait pas un mouvement, il n'articule pas une syllabe qui ne soit un manifeste et une protestation contre les hommes de taille ordinaire, qui ne veuille dire, — je suis petit, mais fort, mais terrible.

Vous le rencontrez un jour le plus heureux des hommes, — il vient de s'accrocher à une des choses sérieuses de la vie ; — il a un procès, on lui envoie des assignations comme au premier venu, — il ne sort plus sans un énorme portefeuille, — il laisse traîner des papiers timbrés dans son salon.

Quand il parle de femme, — c'est d'un ton tout particulier et avec un sourire qui crie tout haut, — je suis un séducteur, un scélérat ; — je séduis, je trompe, — je suis petit, il est vrai, mais horriblement dangereux ; — si l'on dit quelques mots de politique et des affaires du moment, il se déclare toujours pour les partis violents et excessifs. — Vous l'offenseriez de dire qu'il est bon et doux de caractère ; — il s'accuse volontiers d'être trop emporté, — trop violent et de ne pas être maître de lui dans ses colères.

S'il y a une conspiration dont on recherche les complices, M. de V., qui n'y est pour rien, ne manque pas l'occasion de paraître être quelque chose dans une affaire aussi grave ; il coupe ses énormes favoris, — et dit à tout le monde que c'est pour ne pas être reconnu ; — il ne s'arrête qu'un moment avec celles de ses connaissances qu'il rencontre dans un endroit public : — Je me cache, leur dit-il — tout est découvert.

Quoiqu'il ne parle qu'avec un profond dédain des hommes de grande taille, — rien ne le flatterait autant que de leur ressembler.

Il a une belle femme, — il l'a choisie grande, forte, — un peu chargée d'embonpoint. Il n'aime pas beaucoup qu'on l'aïlle voir, — et sa maison est d'un accès difficile. — Cependant il fait une exception en faveur de M... Voici comment s'est faite leur connaissance.

Il se trouvait un jour au théâtre, il était arrivé tard, il fut obligé, avec quelques autres personnes, de se tenir debout. Malheureusement, il y avait devant lui un homme de taille assez haute qui l'empêchait de voir le théâtre et le rendait aussi étranger à ce qui se passait sur la scène que s'il eût été à trente lieues de là. Cet homme s'en aperçut, et lui dit poliment : Voulez-vous passer devant moi ?

M. de V... répondit sèchement qu'il voyait parfaitement bien.

A dire le vrai, il n'avait encore vu que le dos de son obligé voisin, — mais cette condescendance, cette quasi-pitié pour sa taille, lui semblait insultante.

A l'acte suivant, il se fit un reflux parmi les spectateurs non assis, et M. de V... se trouva devant à son tour. — Le voisin qui, tout à l'heure, lui avait offert sa place, voulut se venger par un sarcasme de la réponse impolie de M. de V..., — et lui dit : Obligez-moi d'ôter votre chapeau, je ne vois absolument rien.

Deux personnes se retournèrent et sourirent en voyant que le chapeau du petit homme n'allait pas au menton de celui qui s'en prétendait si fort empêché.

M. de V..., enchanté de gêner quelqu'un, — heureux de se trouver en obstacle à quelque chose. — se confondit en excuses, et à plusieurs reprises offrit à M... sa lorgnette et du tabac. Depuis, quand il le rencontrait, — il le saluait avec un sourire gracieux. — Il ne tarda pas à l'inviter à dîner et à l'introduire chez lui. — Beaucoup de personnes pensent que la rencontre a été préméditée par M...

ALPHONSE KARR.

(1) Extrait de la livraison de septembre, chez l'éditeur, rue Neuve-Vivienne, n. 16.

Paris. — BOULÉ et C<sup>e</sup>, imprimeurs des corps militaires, de la gendarmerie départementale, du cadastre et des contributions directes, rue Coq-Héron, 2.

adversaire serait secouru, il s'élança sur la jument et disparut dans les arbres du chemin.

Après cet événement, l'Europe entière se coalisa ; elle leva ses armées, les unit, les poussa sur nos frontières, et la France fut plutôt accablée que vaincue. En avril 1814, les ennemis entrèrent dans leurs capitales, aidés des Russes et des Anglais, visités dans leur belle cité, notre France tout entière, et, vainqueurs de leurs malheurs passés, se proclamèrent les plus braves parce qu'ils étaient les plus nombreux. Vers le milieu du mois de mai, quelques jours avant l'entrée de Louis XVIII, un homme d'une trentaine d'années, d'une redingote bleue et qu'on ne pouvait reconnaître pour un militaire, quoiqu'il n'achevait pas sa petite moustache qui noircissait sa lèvre supérieure, dînait avec Véry, et quoique son ordinaire fût très modeste, il n'achevait pas les mets qui étaient devant lui, et sa bouteille de Bordeaux était plus qu'à moitié pleine. A la table vis-à-vis se trouvait un étranger qui s'était entouré de toutes les jouissances culinaires que Véry pouvait offrir à ses pratiques. Cet officier, revêtu de son uniforme bleu et la poitrine bariolée de décorations, ne mangeait pas avec la même attention et se gardait de boire jusqu'à perdre la raison ; il touchait à tous les mets d'une dent dédaigneuse et portait à peine à ses lèvres les vins de nos provinces qui surchargeaient sa table ; sa fierté exprimait une autre joie que la joie sensuelle du gourmet qui se satisfait : c'était une prise de possession ; on aurait dit que le Prussien vainqueur souillant nos foyers ! Le militaire français regardait l'étranger avec une attention douloureuse ; il devinait ses orgueilleuses pensées à ses moindres gestes, à ses plus légers mouvements, à ses imperceptibles sourires. Ce triomphe insultant, quoique mystérieux, ne plus encore l'officier français que n'auraient fait les bravades de quelque brutal Allemand ; il se leva et alla s'asseoir à la table du Prussien :

— Monsieur, lui dit-il, ne faisiez-vous pas partie de la garnison prussienne de Stettin qui avec cent-cinquante canons, cinq mille hommes de troupes et des approvisionnements pour deux ans et plus, se rendit sans résistance à douze cents hussards français ?

L'étranger rougit et parut chercher une réponse.

— Il n'y a que huit ans de cela ; vous devez vous le rappeler, continua l'officier français, vous n'étiez que quatre contre un, et nous vîmes facilement à bout de vous ; aujourd'hui, vous vous êtes mis cent, deux cents, que sais-je ? et vous nous accablez... Mais, mon Dieu ! monsieur le baron de Kœnis, à Stettin... La capitulation de Stettin... Vous ne pouvez pas l'avoir oubliée, vous y étiez, j'en suis certain.

— A telles enseignes, répondit enfin le baron, que je donnai un coup de sabre à un officier français, un des beaux coups de sabre que j'ai connus dans ma vie. Si cet officier n'est pas mort, il en doit garder la cicatrice.

— Cet officier est devant vous, répondit le colonel Granier ; je vous ai donné un coup de sabre, monsieur le baron ; je l'ai accepté, il y a huit ans, avec trop de courtoisie d'un de nos prisonniers, pour que vous me le rendiez aujourd'hui.

— C'est trop juste, dit le baron, qui était un galant homme, nous battez-vous monsieur, avec le sabre de Stettin ?

— Oui, M. le baron, celui de Stettin, celui d'Iéna qui ne me trahira pas deux fois, je l'espère.

Le lendemain aux premiers rayons du soleil levant, les deux champions se rencontrèrent non pas sur les bords glacés de l'Oder, mais dans les prés gras où la Seine jette sa verdure et ses fleurs, sous les derniers arbres de ce bois qui se termine par le village de Boulogne ; là le sous-lieutenant Granier, qui depuis Iéna et Stettin était devenu colonel, vivait doucement depuis un mois auprès d'une jeune femme et d'un joli enfant. Les deux ennemis ne se joignirent point à cheval comme la première fois, mais à pied, et quoique le Français n'eût pas à soutenir le courage de sa nation qui n'avait pas été mis en doute, le combat ne fut ni moins acharné ; mais le hasard, ou mieux encore le sol du pays favorable au colonel : le sabre d'Iéna ouvrit le flanc du Prussien qui tomba mourant sur l'herbe du pré. Le colonel avait tout prévu ; il fit transporter le blessé chez lui, il envoya chercher le meilleur chirurgien de Paris, et le baron, livré aux mains habiles qui s'emparèrent de lui, ne tarda pas à reprendre ses sens, à recouvrer la parole qu'il avait perdue et à recevoir l'assurance d'une guérison prochaine. Le colonel ne le quittait pas, il avait été généreux pour le baron vainqueur à Stettin, il fut dévoué pour le vaincu de Boulogne. Quand M. de Kœnis put parler sans danger, il tendit les bras au colonel :

— Monsieur, lui dit-il, que nous sommes heureux ! Tous deux le cœur enflammé par l'occupation étrangère, nous avons trouvé à propos un digne ennemi et satisfait le besoin de vengeance qui rongait notre cœur. Dieu, qui n'abandonne jamais les bons patriotes, a versé, juste au moment où nous en avions le plus besoin, deux gouttes d'ambrosie dans les deux coupes amères que nous avions sur les lèvres. O mon ami, les deux bons coups de sabre !

MARIE AYGARD. — (Courrier.)



# CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

On écrit de La Haye :  
« Le roi Louis-Philippe vient d'envoyer à notre souverain un magnifique cadeau, consistant en une table en porcelaine de la manufacture royale de Sèvres, ornée de peintures du plus grand mérite. »

— M. Horace Vernet continue à travailler avec la plus grande activité aux tableaux destinés à compléter la décoration de la galerie de Constantine et des salons qui en dépendent. On s'accorde à dire que les nouvelles peintures qu'il exécute pour cette partie du Musée sont au moins d'un mérite égal aux trois grands tableaux du siège de Constantine que l'on a admirés il y a deux ans à l'exposition du Louvre, et que l'on cite surtout le passage du col du Teniah comme une composition tout-à-fait hors ligne.

On assure que cet artiste a promis que la galerie de Constantine pourrait être terminée pour le mois de janvier prochain, et l'on espère qu'à cette époque l'impatience du public pourra enfin être satisfaite.

— Les doreurs achèvent en ce moment la restauration du magnifique autel situé entre le dôme et l'église des Invalides, et qui avait été démoli pour le passage du convoi de l'empereur, le 15 décembre dernier. Les six colonnes, les six archanges qui les couronnent, le baldaquin, tout sera redoré; et d'un autre côté, on finit de poser le marbre, les mosaïques et les autres ornemens.

Le public peut maintenant monter à la lanterne du dôme, l'un des plus magnifiques points de vue de Paris. (Temps.)

— En visitant ces jours-ci l'hospice royal des Quinze-Vingts, nous y avons remarqué une innovation récemment mise en pratique et qui mérite d'être signalée. C'est une salle dans laquelle un certain nombre d'aveugles, membres de l'établissement, se réunissent chaque jour pendant plusieurs heures pour entendre des lectures de piété, d'histoire, de voyages, etc. On leur a déjà lu, entre autres ouvrages, le *Génie du Christianisme*, par M. de Châteaubriand, ce qui les a vivement intéressés. Rien n'est assurément plus utile que cette salle de lecture qui, en détournant ces malheureux de l'oisiveté à laquelle leur triste infirmité les condamne, contribue à améliorer leur état moral. On ne peut donc que féliciter tout à la fois l'administration de l'hospice qui a eu l'idée de cette heureuse innovation, et M. le ministre de l'intérieur qui, en l'approuvant, s'est empressé d'allouer au directeur les fonds nécessaires afin de procurer ce nouveau bienfait aux pauvres aveugles. (L'Univers.)

— Le puits artésien de Grenelle ne coule plus aujourd'hui qu'à la hauteur de trois mètres au-dessus du fond de l'égout qui reçoit les eaux. Dans cet état, il présente une belle veine d'eau de 50 centimètres environ de largeur, qui fait un bruit extraordinaire en tombant à terre. Dans quelques jours les importants travaux de tubage vont être repris.

— On écrit de Bologne, le 1<sup>er</sup> septembre :  
« Le pape devait partir le 9 pour se rendre à Lorette; mais, dans la crainte d'être surpris en voyage par la mauvaise saison, il a avancé son départ de dix jours. Aussi Sa Sainteté a-t-elle dû quitter la capitale le 30 août. Le cardinal Lambruschini, secrétaire d'état, exercera à Rome le pouvoir souverain pendant l'absence de Grégoire XVI; le cardinal Mattei, chargé des affaires intérieures, fera partie de la suite de S. S., qui se compose de cinquante-quatre personnes.

» De Lorette, le pape ira à Ancône, où il arrivera le 14 ou le 15. Notre archevêque et les autorités ecclésiastiques se préparent à aller à Ancône: les provinces de Ferrare, Ravenne et Forli se sont empressées de nommer des députations qui sont déjà parties pour aller à la rencontre de S. S. Notre conseil communal a résolu que le sénateur de Bologne et deux conseillers municipaux iraient au-devant du pape comme représentants de la population bolognaise; ils partiront aussitôt que Rome aura répondu que cette députation est acceptée.

» La salle du *Palazzo publico* (Hôtel-de-Ville) de Bologne, où le tribunal tenait ses séances, s'est écroulée le 29 août; c'était heureusement un dimanche, et le tribunal ne siégeait pas.

— On écrit d'Angers, le 8 septembre, que l'évêque de cette ville, M. Paysant, a succombé lundi dernier, dans la soirée, à Bocé, chez le desservant de cette commune, où il était descendu en faisant sa tournée pastorale. M. Paysant a été subitement frappé d'apoplexie et a succombé à l'attaque.

— Le doyen d'âge du clergé du diocèse de Belley et peut-être celui de tout le clergé français, M. Métral, curé de Lhuis, est mort le 31 août dernier, à l'âge de 99 ans. Il était né en 1742, avait reçu les ordres à 23 ans, sous le règne de Louis XV, et en était à sa 77<sup>e</sup> année de prêtrise. Ce respectable ecclésiastique avait conservé l'usage de toutes ses facultés et remplissait encore les devoirs de son ministère. Il est même venu assister à une retraite ecclésiastique à Bourg, il y a peu d'années. (Courrier de l'Ain.)

— M. Champigny, qui fut le compagnon d'armes de Lafayette et de Rochambeau, dans les guerres de l'Indépendance, vient de mourir à la Couronne (Charente), à l'âge de cent ans passés.

— Les travaux du canal latéral à la Marne sont commencés dans la partie du territoire comprise entre le lit actuel de la Marne et le canal de

navigation de Châlons à Saint-Martin. En creusant derrière le jardin appartenant anciennement à M. Dautreville, et faisant face au bassin du pont de l'écluse, les ouvriers ont découvert quelques tombeaux qui fermaient le corps de plusieurs religieux, ainsi que le constatent les pierres présentes encore des sculptures d'une exécution remarquable. On présume que cet endroit fut anciennement le cimetière d'un couvent appelé Toussaint-d'Or, et qui possédait dans cette contrée de belles propriétés.

— On s'occupe depuis quelque temps au ministère de la marine d'expériences relatives à l'épuration et à la distillation de l'eau de mer. Un grand nombre d'inventeurs et d'inventions se sont produits, et les résultats obtenus ont été, pour la plupart, négatifs. Il reste encore à essayer l'appareil et le filtre Cotelte, appartenant à la compagnie Lallier. Des épreuves concluantes ont été faites par cette compagnie dans les ports. L'eau de mer, disent les journaux du Havre et de Bordeaux, offre aucune différence avec de la meilleure eau prise à terre; elle est aussi saine que l'eau de mer prise dans les légumes dans un même espace de temps, et M. Dumas, qui l'a soumise à l'analyse, lui a reconnu toutes les qualités constitutives de l'eau pure et la plus saine. Si les expériences auxquelles on va se livrer confirment ces heureux résultats, l'avenir et les bienfaits de cette découverte sont incalculables.

— Voici un passage curieux d'un journal sur les sables mouvants de Mont-Saint-Michel :

« Les divers cours d'eau, tels que les rivières de Sélune et de Couesnon, qui se croisent et s'entremêlent à travers les grèves du Mont-Saint-Michel, contribuent beaucoup à la mobilité de ses sables, théâtres de mainte lugubre histoire. Des poteaux, plantés d'espace en espace, indiquent la route à suivre. L'imprudent qui s'en écarte en espace, tombe dans les sables. Il y a quelques mois encore, deux jeunes payasannes, deux jeunes filles, périrent englouties, et un jeune homme de Guingamp éprouva le même sort.

» Que l'on enfonce seulement jusqu'aux genoux, et l'on ne fera pas toujours que hâter sa perte, par ses efforts désespérés, en se débattant contre l'ennemi qui vous gagne, vous étreint, vous dévore. Examinez donc ce genre de mort mystérieux, terrible! Un abîme qui se rend invisible, et ne lâche plus sa proie, même inanimée! N'est-il pas vrai que dans la *Fiancée de Lammermoor*, la catastrophe de Rawenswood, dans laquelle un jeune homme disparaît, vous laisse une plus sinistre et plus frappante impression que tous les sanglants coups de poignards? Nul ne sait la profondeur de ces gouffres. En 1780 l'on plaça, sur les grèves du Mont-Saint-Michel, une pierre taillée en forme de cône, et pesant trois cents livres, à laquelle on tenait une corde de quarante pieds de long. Vingt-quatre heures après on n'en trouva aucune trace.

» Vers cette époque, un navire, échoué aux environs du Mont, fut complètement enseveli: les mâts mêmes disparurent. Qu'on juge de la frayante quantité de sable entassée par les flots pardessus l'ancienne fondation. Et figurez-vous la situation du voyageur seul, égaré, surpris par un épais brouillard dans ce désert perfide, parmi des abîmes inconnus, des rivières remplies par les eaux, dès avant que les grèves ne soient couvertes, et sentant approcher l'instant de la marée, si forte, si impétueuse dans ces parages, et qui, sur une surface absolument plane, roule ses énormes volutes avec la vitesse du meilleur coursier!

— Des lettres d'Athènes attestent le souvenir reconnaissant que l'on porte à la France et aux philhellènes qui ont combattu pour l'indépendance de la Grèce. Le colonel Voutier, qui vient de parcourir l'Orient, a été accueilli par le roi Othon et par ses anciens compagnons d'armes avec la plus grande distinction. M. Jal, historiographe de la marine, a été honoré de la croix du Sauveur. Le premier, après un voyage d'études sur les populations chrétiennes et musulmanes de l'empire turc, revient directement en France. Le second s'est dirigé de Constantinople sur Vienne et retourne également à Paris par la voie de terre.

## Souscription avec primes gratuites offertes aux abonnés du SALON LITTÉRAIRE,

Tout abonnement, qui sera pris au SALON LITTÉRAIRE avant le 15 octobre 1841 (terme de rigueur), soit de trois mois à la première édition, soit de six mois à la deuxième édition, donnera droit à recevoir gratuitement un exemplaire de GRESSET ILLUSTRÉ, contenant VERT, LE MÉCHANT, IMPROMPTU, LE LUTRIN VIVANT, avec une Notice de CHARLES NODIER, imprimé avec luxe sur papier vélin, illustré de trente-neuf gravures.

Tout abonnement, pris dans le même délai, pour un an, à l'une ou l'autre édition, donnera droit à recevoir gratuitement un exemplaire de LA BIBLE, ANCIEN ET NOUVEAU TESTAMENT, par LE MAISTRE DE SACY (Royaumont), édition Curmer, illustrée de sept cents gravures de Tony Johannot, Meissonnier, Deveria, etc. L'ouvrage sera immédiatement délivré à l'abonné, ou lui sera expédié à ses frais par les messageries.